1re Année. N° 2 21 Octobre 1886.

REVUE DES HAUTES ÉTUDES

SOMMAIRE DU N° 2. — **Études Scientifiques** (Dr Johannès). Les Lois des Ferments selon l'ordre divin pour la Réintégration des Êtres, hommes et Esprits élémentaires, dans les droits originaires de leur création. — **Sciences Occultes** (F.-Ch.- Barlet). L'Initiation (suite). — **L'Anti-Matérialiste** (Dr Johannès). Lettre relative à sa transformation, — **Questions Sociales** (abbé Roca). Nouvelle Solution de la question sociale. — **Études Théogoniques** (Fabre des Essarts). Solaires et Lunaires. — **La Vie** (L. Platon). Magnétisme. Vie Humaine. Le Feu. Vie Astrale. Spiritisme (suite). — **Études Historiques** (René Caillié). Les derniers Pharaons. — **Voix d'Outre-Tombe**. Manifestations occultes instructives. — **Justice et Réparation** (R. Caillié). — **Erratum** — **Avis important**.

ÉTUDES SCIENTIFIQUES

Les lois des ferments dans l'ordre divin pour la réintégration des Êtres, hommes et Esprits élémentaires, dans les droits originaires de leur création.

La science vient d'entrer dans une voie qui sera féconde en résultats précieux pour le bien de l'humanité. M. Pasteur, le savant chimiste, a prouvé que la rage était guérissable, et il a guéri un enfant qui avait en lui le virus rabique, et dès lors dont les jours étaient comptés[1]. Mais comment a été opérée cette guérison, dont le rapport fait à l'Académie, a soulevé des applaudissements enthousiastes parmi les assistants et même de la part des académiciens ? C'est par des inoculations du virus de la rage, faites avec des virus dont les atténuations ont été obtenues par des procédés scientifiques. Ceci se réduit donc à cette formule : c'est par les ferments savamment obtenus en divers degrés d'atténuation que le virus de la rage cesse d'être mortel, et que finalement la rage est guérie.

A la rentrée solennelle des quatre Facultés, le savant professeur M. Chauveau, a fait à Lyon un discours, qui attirera l'attention des esprits en Europe, sur les atténuations des virus ; et il a constaté que les atténuations des virus étaient même transmissibles, en certains cas, par la voie de la génération.

Ces faits du domaine de la science ouvrent des voies nouvelles pour la guérison d'un grand nombre de maladies qui sont restées incurables par les moyens connus jusqu'à ces temps. Il est donc vrai de dire que la science a fait dee découvertes, dont elle peut être fière à juste titre, car elles ont pour but le bien de l'humanité.

Mais c'est un axiome que les sages de tous les siècles ont affirmé : « Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut », ce qui équivaut à dire, les lois qui sont constatées par la science dans l'ordre physique, sont de même que les lois qui régissent les choses de l'ordre moral et divin, qui est en haut, par rapport à l'ordre physique qui est en bas.

Pour nous, nous avons trouvé la loi de la réintégration des êtres dans les droits originaires de la création, c'est-à-dire qu'il nous a été permis de connaître les moyens de réparer les funestes effets de la déchéance originelle, dans l'ordre moral et divin. Mais ce qui est surtout digne d'attention, c'est l'analogie profonde qu'il y a entre les procédés scientifiques, et ceux qui nous ont été manifestés, et qui ont leur base sur le sens littéral de nos Livres saints divinement inspirés.

Nous n'avons voulu que signaler l'analogie qui existe entre les procédés et les résultats obtenus par la science, et ce que nous avons l'intention de faire connaître pour la réintégration des êtres dans les droits primitifs de la création. Cette analogie entre les lois de l'ordre physique, et celles qui ont pour objet celles de l'ordre moral étant signalée, nous entrons dans

[1] Cet article a été écrit dès les premiers temps de la découverte de M. Pasteur. Les succès de ce savant, les guérisons obtenues, se comptent à l'heure présente par centaines; bientôt M. Pasteur les comptera par milliers, et le nombre ira toujours en grandissant.

ce qui est, à proprement parler, le sujet que nous avons en vue de traiter, dans l'exposé qui va suivre.

Nous sommes sur cette terre sous le poids d'une déchéance; tous les siècles l'attestent, tous les peuples l'affirment. La nature entière le proclame par les gémissements de tous les êtres. Du reste, c'est un fait qui s'impose à tous, car la raison peut imaginer une manière d'expliquer l'état des choses, mais le sens commun confesse qu'il y a une déchéance dans notre nature humaine.

*
* *

La question à résoudre est donc celle-ci : est-il possible d'espérer la réintégration de l'humanité dans les droits primitifs de la création ? Sur cette question tous les hommes de progrès sont en parfait accord. A l'égard des croyants, quelques-uns n'attendent cette réintégration qu'après la mort, et pour un petit nombre; mais d'autres mieux éclairés sur les promesses des fidèles prophètes du Seigneur attendent le règne de Dieu sur cette terre. Ils savent qu'il y aura des « Cieux nouveaux et une terre nouvelle » et ils croient dès lors à la Réintégration des êtres dans les droits primitifs de la création.

C'est pour ceux qui vivent dans cette douce espérance que nous écrivons; quant aux autres ce sont des aveugles, qui ne recevront la lumière que lorsque le jour de Dieu aura montré qu'il en est ainsi. A ceux qui nient le mouvement, il n'y a qu'à marcher, cela suffit; le progrès vaincra toujours ceux qui voudraient s'obstiner à le nier.

Voici les principes qui vont être la base inébranlable de la démonstration que nous allons faire. Nous montrerons à tous que les vérités que nous mettons dans les clartés de la lumière reposent sur un fondement solide, soit au point de vue philosophique, soit au point de vue théologique.

Le châtiment qui est infligé à toute faute, est une expiation ; et si la justice éternelle veut que la peine de toute faute, de quelque manière qu'elle soit commise, soit expiatrice, c'est qu'il y a dans l'expiation une vertu de purification. Tous les législateurs que la sagesse des nations a reconnus comme missionnés de Dieu ont proclamé ce principe, comme la base de toutes les lois qu'ils ont édictees.

Mais s'il y a dans toute expiation un châtiment expiatoire, une vertu de purification, et si cette vérité est reconnue par les hommes les plus sages de tous les siècles et de toutes les nations, il y a aussi une vérité de justice éternelle, qui n'est pas moins fondée ni moins certaine, c'est qu'il n'y a jamais deux expiations ou deux châtiments expiatoires, pour la même faute. L'Ecriture sainte enseigne ce grand principe, en disant, que Dieu n'inflige jamais deux fois, pour une même chose, la tribulation, qui n'est autre chose que l'épreuve ou le châtiment, *non bis in eadem, in tribulatione.*

C'est là le fondement selon les lois de l'ordre divin, qui sont les règles de l'éternelle justice par lesquelles Dieu gouverne tout sur cette terre, qui nous fera clairement comprendre pourquoi le virus de la rage peut être guéri par des inoculations du ferment de cette rage préparé par des atténuations faites avec sagesse.

Le virus rabique est mortel, mais il n'est devenu si dangereux qu'après avoir acquis cette force, en passant par des degrés, qui lui ont donné ce cachet de violence. Il n'y a de progrès en mal que par degrés, et c'est ainsi pour le bien. Aussi ce n'est que par des inoculations faites avec du virus rabique qui a subi des atténuations, que la guérison a pu être obtenue. Le savant M. Pasteur a véritablement découvert les lois qui permettent de guérir la rage par les ferments du virus de la rage, mais préparé avec sagesse. C'est dans la conception et la connaissance du ferment de la rage pour obtenir la guérison de la rage qu'est la grandeur de cette découverte, qui sera une des gloires de notre siècle. Mais c'est aussi dans la préparation des atténuations du virus de la rage qu'est l'importance de cette invention.

Voici la loi qui explique pourquoi le virus rabique est guéri par des ferments de la rage même : c'est que les semblables ne peuvent être guéris que par les semblables, *similia similibus curantur*. C'est la base de toute la médication homéopathique; mais celle-ci n'avait pas encore trouvé un fondement scientifique, le voici dans la découverte de M. Pasteur. Aucun savant en Europe ne pourra répudier les lois des ferments, parce que tout cela est basé sur la démonstration de l'ordre scientifique le plus rigoureux, le plus logique, et le plus certain qui soit possible à la science sur la terre.

Tout cela explique les immunités qui sont acquises, quand on a eu le virus de telle ou telle maladie, du mal syphilitique constitutionnel, par exemple. C'est à cause de la même loi, qu'il n'y a pas de double expiation pour une même faute : *non bis in eadem.*

Après cette digression que nous ne faisons qu'en vue d'éclairer notre sujet, nous revenons au cas de la déchéance dans l'ordre moral ou divin, dont nous voulons rechercher les moyens de guérison. Ah! certes, nous nous réjouissons et de grand cœur de voir l'humanité en voie enfin d'obtenir la guérison de maladies réputées incurables depuis tant de siècles. Mais n'est-ce pas un bienfait bien plus grand encore de pouvoir espérer la guérison des vices et des passions qui font de si terribles ravages au sein des familles, et qui accumulent les ruines morales et sociales.

*
* *

L'aurore de l'avenir commence à luire, et si nous vivons au milieu de tant de malheurs, du moins nous voyons qu'il y a une voie qui relèvera le tabernacle de David, et qui réparera les maux de la déchéance qui se sont accumulés dans la longue série des générations.

L'exigence du sujet que nous avons à traiter nous impose le devoir de soulever le voile de bien des mystères; nous le ferons avec convenance; la science a sa chasteté dans l'ordre moral ou divin, comme elle l'a dans l'ordre physique. Nous entrerons donc dans la question de la réintégration des êtres dans les droits originaires de la création, par le récit de Moyse, mais en disant, sans symboles, ce qu'il ne nous fait entendre que sous le voile des figures, à cause de la nature même des choses à exposer.

Eve dans l'Eden ne mangea pas seulement du fruit mystérieux de l'arbre de la science du bien et du mal, mais elle eut une union avec Satan, qui lui montra ce qu'il attendait d'elle en s'unissant avec le démon Lilith, qui était là sous une forme féminine. Puis Eve fit le même acte avec Adam, dans le mode où Satan l'avait accompli et pendant qu'elle était sous l'action des fluides du Prince des ténèbres et du mal.

La sentence que Dieu prononça contre la femme, en disant: « Tu enfanteras dans la douleur » nous atteste la nature de la faute commise, car la loi divine veut que le châtiment soit là où a été le péché qui a été accompli.

Ainsi se trouva souillé le principe même de la vitalité de la corporéité; les Ferments de la vie animale furent soumis à l'action du prince du mal, et la concupiscence de la chair donna naissance aux vices et aux passions, dans la corporéité de la nature humaine.

Si nous examinons la faute d'Eve nous verrons qu'il y eut là un acte coupable et criminel dans les trois principes qui constituent une œuvre aux yeux de Dieu. Si nous examinons un acte dans son point de vue moral ou devant Dieu, soit par le côté philosophique ou par le côté théologique, nous verrons trois choses : 1° l'intention qu'on a servie; 2° la fin qu'on s'est proposée; 3° et enfin les moyens mis en œuvre, pour atteindre la fin, conformément à l'intention.

Eve n'avait pas l'intention d'obéir à Dieu, car elle avoue elle-même, selon Moyse, qu'elle va agir contre sa défense expresse. La fin qu'elle se propose n'est pas conforme au plan de la Sagesse éternelle, puisque l'acte proposé est contre l'ordre de Dieu ; 3° les moyens mis en œuvre ne laissent aucun doute que l'acte est coupable et criminel, car ils sont en dehors de toutes les règles de la loi divine. L'acte de l'Eden est donc une faute devant Dieu, qui a atteint et souillé dans son essence les fluides de la vie, et quand Adam s'est associé à ce même acte, le Ferment même de la vie a été souillé dans la source de la génération.

Voilà la déchéance de la nature humaine, la source de la concupiscence de la chair et du sang, et ce qui donne naissance en nous aux passions et aux vices. Il y a là un virus qui est entré dans le ferment même de la vitalité de la corporéité, et ainsi la transmission de la vie dans la génération a été atteinte par le virus contagieux, cause de la déchéance où nous sommes,

*
* *

Maintenant la question se pose pour nous, dans des termes identiques à la guérison de la rage, par M. Pasteur. Nous est-il possible de croire que le virus dans le Ferment même de la vie, dans la vitalité de la corporéité, puisse être guéri? Mais si le virus de la rage est guérissable pourquoi le virus des Ferments de la vitalité corporelle ne le serait-il pas? Mais comment le guérir? cela évidemment ne saurait avoir lieu que par un procédé du même genre que celui dont fait usage le savant M. Pasteur.

Mais avant d'entrer dans le cœur de notre sujet, il faut reprendre la notion de l'acte de la nature humaine, et considérer cet acte au point de vue philosophique et théologique:

1° Est-ce en notre pouvoir, au milieu même de la déchéance où nous sommes, d'avoir une intention telle qu'Eve eut dû l'avoir dans l'Eden, et Adam aussi ? La réponse est facile, car la liberté morale, qui est l'essence constitutive de notre vie intelligente, ne permet pas le moindre doute à ce sujet. Nous sommes pleinement libres de vouloir, non servir la concupiscence de notre chair et de notre sang, mais obéir aux lois divines que Dieu a eues en vue, dans l'acte des unions des deux sexes, après qu'il eut divisé dans la corporeité de la nature humaine le principe masculin et le principe féminin.

2° Pouvons-nous nous proposer dans cet acte, semblable à celui d'Eve, une fin qui soit conforme au plan que la Sagesse éternelle avait en vue en accordant à la nature humaine le droit sacré de la génération ? Mais qui pourrait limiter en cela l'absolue liberté où nous sommes, au milieu même de notre déchéance? Le doute ne saurait donc exister, nous sommes libres de nous proposer la fin que Dieu avait en vue dans la creation.

3° Mais si nous sommes absolument libres, et notre conscience nous rend témoignage que nous avons cette liberté devant Dieu, par rapport à l'intention à servir, et à la fin que nous devons nous proposer, la loi logique nous dit que nous sommes aussi en possession de la liberté, à

l'égard des moyens pour opérer l'acte. Nous pouvons donc conclure, soit au point de vue de la vraie philosophie, soit au point de vue de la saine théologie, que le virus de la concupiscence peut être guéri dans la nature humaine.

Il ne reste donc qu'à chercher les procédés scientifiques de l'ordre moral et divin, pour guérir le virus du Ferment de la vitalité corporelle, par lequel Ferment a lieu la transmission de la vie dans l'acte sacré de la génération.

*
* *

Qu'il nous soit permis ici, pour éloigner les impurs qui ne sauraient entendre les voies que nous voulons ouvrir à l'humanité, de nous élever bien au-dessus des lois de la chair et du sang, dans les régions célestes, *in cœlestibus*, comme dit saint Paul.

Dieu, dans la création des êtres qu'il fait passer de l'exister à l'être ou à l'existence propre, exerce sa bonté souveraine ; il fait un acte de suprême paternité et maternité, il est là l'éternel Père-Mère, source et principe de tout être, et par conséquent fin aussi de tous les êtres. Mais il révèle mieux encore la grandeur de cette bonté infinie, lorsqu'il donne le pouvoir de génération aux êtres mêmes qu'il a créés. Ainsi qu'on le voit, il fait là une délégation de pouvoir créateur ; il est si grand, dit l'Ange de l'école, qu'il élève au rang de cause première, ceux qui par création ne sont et ne peuvent être que des causes secondes.

Placé à ces hauteurs la paternité et la maternité, dans l'acte de la génération, ne sauraient être atteintes par le souffle et les impudences des impurs. Quiconque a senti dans son cœur le désir de la paternité comprendra la grandeur de Dieu, dans le pouvoir suprême et souverain de la transmission de la vie. Alors il saura nous rendre la justice à laquelle nous avons droit, lorsque nous cherchons la guérison du virus de la concupiscence. Quel est donc le père, quelle est la mère, aspirant à avoir une génération qui continue sa vie à travers les siècles, qui ne se sentirait ému à la pensée qu'il est possible au père et à la mère de ne pas laisser sous le joug des vices et des passions, sous la terrible loi du virus de la concupiscence, dont il sent la loi en ses membres, ceux à qui on va transmettre la vie. Mais on rougit de honte de transmettre un virus syphilitique! alors avec combien plus de raison il faut rejeter la transmission d'un virus qui atteint la source même de la vie morale, et qui fait un enfant vicieux devenant la triste victime de ses passions charnelles, au lieu d'être la gloire et l'honneur de la Famille.

Tels sont les générants, tel est le généré, au point de vue de la vitalité de la corporéité, voilà le principe qui domine toute transmission de la vie dans la loi de la génération. S'il en est ainsi, qui ne se réjouira d'éteindre dans la source même de la paternité et de la maternité, le virus de la concupiscence de la chair et du sang, et la loi des vices et des passions que nous sentons dans nos membres ?

Tous les prophètes le proclament, l'Inde dont les traditions remontent au berceau de l'humanité, a conservé le dépôt de cette vérité avec une inviolable fidélité : oui, le virus contracté par la faute de l'Eden peut être guéri ! La réintégration des êtres dans les droits originaires de la création n'est pas une vaine espérance, c'est une vérité démontrée au point de vue philosophique et théologique, et les faits sont là pour en rendre un témoignage irrécusable.

Les Livres saints, qui sont la base de l'enseignement religieux, parce qu'ils sont considérés comme divinement inspirés par toutes les nations de l'Europe, nous affirment cette vérité. Moyse après avoir raconté la chute de l'Eden, et fait connaître la naissance de Caïn conçu dans le virus de la concupiscence de la faute commise, nous montre aussi la réintégration dans la naissance bénie du juste Abel, et celle de Seth, dont la race conserve la bénédiction acquise. Hénoch, à la septième génération, a été si pleinement réintégré, dans les droits primitifs de la création, qu'il fut transféré au ciel sans passer par la mort.

Noé, Héber, Abraham, Melchisédech, Moyse conservent ou recouvrent l'état édénal, ils sont en possession des droits primitifs de la nature humaine. Cette vérité se conserve chez tous les peuples, et la terre voit toujours quelques élus dans ces voies, et cela dans tous les cultes et au sein de diverses nations. Mais revenons à nos livres saints, parce qu'ils sont acceptés comme le fondement de la science religieuse parmi les divers peuples de l'Europe, qui sont à la tête de la civilisation, dans les temps où nous sommes.

Salomon, dans le *Cantique des Cantiques* divinement inspiré selon la doctrine de l'Eglise, nous enseigne que l'état édénal est recouvré par la même voie qui a été la cause de la chute. Si on veut entendre, non le sens architype qui est vrai aussi, mais le sens littéral qui fait loi en matière d'enseignement, on verra la réintégration de la nature humaine, par une voie analogue à celle de la chute de l'Eden ; et nous retrouverons là les mêmes procédés, dont M. Pasteur a fait usage dans l'ordre physique pour la rage, et qui ont leur application ici dans l'ordre moral ou divin, pour la guérison de la concupiscence de la chair, et par conséquent des vices et des passions dont celle-ci est la source.

Nous trouverions, si nous voulions en citer

les textes, la même doctrine dans les psaumes, Isaïe, Ezéchiel, Daniel et saint Jean, dont la sublime Apocalypse termine les Livres saints, et cela non en les entendant dans un sens accommodatice, comme on dit, mais dans leur vrai et unique sens littéral. Nous le prouverons lorsque nous traiterons cette question avec l'étendue nécessaire pour faire toute les citations requises ; en ce moment nous ne faisons ici qu'un exposé sommaire où nous indiquons seulement le vaste ensemble de ce sujet.

*
* *

Si nous examinons la question au point de vue théologique, nous avons le devoir de démontrer que nous sommes dans les voies de la plus haute moralité. Tout acte, au point de vue moral, doit être conforme aux règles divines, et être absolument irrépréhensible dans les trois choses qui en constituent l'essence, savoir, l'intention, la fin et les moyens. Mais, dans ce que nous voulons exposer, comme la voie pour la réintégration de la nature humaine dans les droits originaires de la création, les actes à accomplir sont dans les conditions les plus rigoureuses de la plus pure et de la plus haute moralité.

Il en est tellement ainsi, qu'à nos yeux, la déchéance n'est réparée et la concupiscence de la chair ne peut être guérie qu'à la condition absolue que les actes à opérer seront pleinement conformes aux règles divines, dans ce qui concerne l'intention qu'il faut avoir, la fin qu'il est de notre devoir de se proposer, et la mise en œuvre des moyens qui soient en rapport avec l'intention à servir et la fin à atteindre.

Aussi avant tout, pour espérer la guérison de la concupiscence dans un être humain, il est nécessaire que celui-ci soit éclairé sur les causes qui ont amené, à titre de châtiment de la faute commise, la concupiscence de la chair, comme une expiation requise pour obtenir la purification espérée. Il faut qu'il sache que la loi divine exige que la transmission de la vie n'ait lieu que selon le plan de la sagesse éternelle, et que Dieu ne peut permettre et ne permettra jamais, dans aucun cas, une transgression aux lois voulues par sa Sagesse, pour atteindre la fin qu'il se propose. Aucun être ne saurait se soustraire à la souveraineté du divin Créateur, qu'il soit roi ou autre chose.

Il est facile de voir par là qu'il ne saurait être possible de détruire la concupiscence de la chair, source des vices et des passions, si on servait les lois de cette même concupiscence, en un mot si on obéissait à la voix des vices et des passions, et si on ne savait pas s'élever audessus de la loi des membres qui nous soumet à l'esclavage des sens, et nous assujettit à la chair et au sang. Il est donc nécessaire de savoir qu'il est possible à la nature humaine de se délivrer de ce joug, et après avoir reconnu que nous avons la liberté de nous soustraire à l'esclavage de la loi des membres, vouloir détruire en nous la concupiscence de la chair.

A ceux qui, faute d'avoir les yeux purs, voudraient voir dans la doctrine exposée quelque chose en opposition avec les lois les plus absolues de la moralité, il nous suffira de dire : nous prenons tous les hommes sans exception pour juges entre nous et vous ; nous n'excluons ni les philosophes, amis de leurs frères, ni les théologiens, gardiens par devoir des règles divines, et nous disons à tous, quel est celui qui a le plus à cœur la vraie moralité, celle dont Dieu est le régulateur suprême, et qui a son fondement sur la doctrine des Livres saints ? Voici ce que vous voulez, et voici ce que nous voulons.

Vous voulez donc que le règne de la concupiscence s'affermisse à jamais sur cette terre ? vous avez l'intention que ce virus ne cesse de multiplier ses victimes ? Mais vous-même, comment espérez-vous vous soustraire à l'empire des vices et des passions, qui font courber la tête des rois, et dont l'histoire nous a montré les ravages jusque sur le trône du suprême pontificat ?

Vous n'avez qu'une ressource, si vous ne suivez pas la voie que le ciel ouvre à l'humanité, c'est de vous envelopper de ténèbres et de silence. Mais pouvez-vous croire que l'œil de Dieu ne voit pas ce qui s'accomplit dans les chambres les mieux fermées aux yeux des hommes? Si vous lisez le prophète Ezéchiel vous apprendrez que ce voyant a percé la muraille, et qu'il a vu, comme témoin incorruptible, ce qui s'accomplissait dans le secret du mystère. Mais si les fautes sont connues aux yeux de Dieu, et si les crimes commis sont dénoncés par les voyants, comment pouvoir espérer échapper au châtiment ?

Il y a des gens naïfs qui s'étonnent de voir les révolutions éclater, et au milieu de ces désordres, ils ne voient pas la main du Dieu qui fait expier les fautes commises. Tout ce qui est saint se relève de ses ruines ; mais ce qui est coupable ne verra jamais le relèvement ; c'est la justice de Dieu qui a prononcé l'arrêt.

La concupiscence de la chair multiplie ses victimes parmi les croyants, comme parmi les incroyants. Est-ce que les vices et les passions charnelles sont inconnus de ceux qui ont la foi, même la foi la plus vive et la plus ardente ? Quel est l'insensé qui osera prétendre cela ! Mais si les choses sont ainsi, alors l'humanité n'a d'autre espérance que de sombrer sous les flots de l'impureté, sans pouvoir échapper à ce terrible déluge. Dans ce cas, laissez-nous chercher un refuge dans une doctrine plus consolante ; vous n'êtes pas ceux à qui le ciel veut

confier la direction des destinées de l'humanité.

Pour nous, nous attendons le règne de Dieu sur cette terre, conformément aux promesses des fidèles prophètes, selon l'enseignement de nos Livres saints, soit de l'Ancien, soit du nouveau Testament, et selon les traditions sacrées de tous les peuples, acceptées dans tous les temps.

Eve, dans l'Eden, fit une faute; mais elle viola la défense expresse de Dieu par un acte de l'ordre spirituel et qui eut lieu selon un mode spirituel, puisque Satan n'était pas revêtu de la nature humaine. Mais cet acte n'en fut pas moins aussi réel que s'il avait eu lieu selon l'ordre ou le mode de notre vie sur la terre. De même pour la guérison de la concupiscence, et dès lors celle des vices et des passions, il ne saurait y avoir un obstacle d'avoir recours à une voie de ce même mode spirituel. La guérison espérée sera aussi possible à obtenir par ce mode spirituel que si nous mettions en œuvre le mode d'opération selon notre vie sur cette terre.

Ce qui est essentiel, et ce qui est absolument requis, c'est en premier lieu que l'acte ait lieu, dans les conditions de la vraie et pure moralité devant Dieu. Il faut donc avoir l'intention droite, et ne vouloir que selon les vues de Dieu, dans la séparation et la création du principe masculin et du principe féminin dans la nature humaine. Il est nécessaire de ne se proposer, comme fin de son acte, que ce que l'éternelle Sagesse a voulu dans la délégation du pouvoir suprême de la transmission de la vie. Enfin les moyens ou le mode d'opération doit être conforme à l'intention à servir, et selon la fin qu'on veut atteindre.

*
* *

Ces trois conditions essentielles à tout acte irrépréhensible devant Dieu nous sont-elles possibles, dans l'état de déchéance où nous sommes ? La réponse affirmative est certaine, car la liberté que nous avons dans tous nos actes, nous permet à coup sûr d'être fidèles en ces opérations à ces trois conditions de tout acte moral.

Par là il est facile de voir, qu'au virus de la concupiscence, principe en nous des vices et des passions, nous pouvons opposer le Ferment de vie, et agir ici dans l'ordre moral et divin, dans la même loi où M. Pasteur oppose au virus rabique le Ferment de la rage dans l'ordre physique. Mais ce n'est là qu'une des conditions de la guérison, car c'est par l'emploi des atténuations du virus de la rage que la guérison a eu lieu, et ces atténuations n'ont été obtenues que par des procédés de l'ordre scientifique, qui ont demandé une rare sagesse. Il est vrai de dire que la grandeur de la découverte est plutôt dans la connaissance des atténuations du virus de la rage, et dans le sage emploi de ces atténuations qu'elle n'est dans le principe lui-même, que le virus rabique ne doit être guéri que par le Ferment de la rage.

Il en est ainsi pour la guérison de la concupiscence de la chair, et par conséquent de la délivrance des vices et des passions, dans la nature humaine. Il ne saurait suffire de savoir qu'à ce virus, que saint Paul appelle la loi des membres, il faut opposer le Ferment de la vie ; ce qui est encore plus nécessaire à connaître, ce sont les degrés dans ces opérations de vie.

C'est ici où Salomon, dans le *Cantique des Cantiques*, divinement inspiré, devient pour nous un guide plein de sagesse, puisque Dieu lui avait accordé le don de sagesse au plus haut degré où il a été donné sur cette terre. Or le sens littéral, qui est celui de l'esprit de Dieu, nous montre cinq degrés, qui peuvent s'entendre de douze, et ces degrés, dans l'ordre moral ou divin, correspondent aux atténuations du virus rabique que M. Pasteur obtient par ses procédés scientifiques.

*
* *

En premier lieu, il y a, selon Salomon, l'affranchissement pour celle qui cherche à rentrer dans l'état édénal, par les voies du pur amour. « Qu'il me baise du baiser de sa bouche. » Chap. I v. 1. Personne ne pourra soupçonner dans ce cas qu'il s'agit d'un acte immoral. Non, il s'agit de la connaissance des voies saintes qui conduisent à retrouver les droits originaires de la création. Nier cela, c'est commettre un crime contre le Saint-Esprit.

En second lieu, Salomon expose le mode virginal des opérations de vie : « Mon bien-aimé est avec moi. » Chap. I, v. 13... « Il m'a menée dans la salle du festin, et son Etendard sur moi est amour » Chap. II, v. 4. Il s'agit bien d'une opération de vie, mais à coup sûr elle est conforme à la plus pure moralité, elle est donc dans un mode virginal.

Or il est facile de se rendre compte que dans cet état, il y a trois degrés ; car dans une voie si délicate, et si en opposition avec les lois de la déchéance, il y a nécessairement un commencement, un milieu et une fin ; c'est-à-dire on commence les opérations dans un mode virginal, on se perfectionne dans ce mode d'opérer, et enfin on opère selon la perfection de cet état. Voilà donc quatre degrés, qui sont dans l'ordre moral ou divin, ce que sont les quatre premières atténuations obtenues par M. Pasteur pour le ferment de la rage.

En troisième lieu, Salomon expose le mode spirituel des opérations de l'épouse. « Mon bien-aimé a avancé sa main par le trou de la

porte et mes entrailles ont été émues à cause de lui. » Chap. v, v. 4. Il s'agit bien là d'une opération de vie selon le mode spirituel. Et de même nous pouvons distinguer dans cet état trois degrés.

Enfin, en quatrième lieu, Salomon s'exprime ainsi, dans le texte sacré : « J'ai dit, je monterai sur le palmier. » Ch. VII v. 8.) Ceux qui connaissent la signification du palmier entendront sans peine qu'il s'agit aussi d'une opération de vie[1].

Si nous ajoutons l'état le plus parfait de « celle qui est la colombe, la parfaite, l'unique à sa Mère » Ch. VI, v. 9, qui est ici Marie, la sagesse créée, nous connaîtrons tous les degrés à parcourir, pour la parfaite guérison en nous du virus de la concupiscence, qui est un poison bien autrement dangereux que le virus rabique, pour l'humanité.

***

Nous avons considéré la question de la réintégration des êtres dans les droits primitifs de la création, au point de vue de la science religieuse, qui a sa base dans les Livres saints divinement inspirés. Il est de notre devoir d'examiner aussi cette question au point de vue de la science philosophique dont le critérium suprême sont les faits acquis et soumis à la lumière rationnelle. Il est certain qu'il y a des inoculations du virus par lesquelles on obtient une véritable immunité contre l'action de ces mêmes virus.

Ainsi, en Amérique, il y a l'inoculation du poison des serpents, et par cette inoculation les morsures des serpents les plus venimeux sont sans danger et n'amènent aucun accident pour ceux qui ont été l'objet de l'inoculation, tandis qu'il y a péril de mort pour les autres. Il en est de même pour les inoculations du virus de la variole, en Orient.

Le principe de cette immunité acquise a ses fondements sur ce principe de philosophie : c'est que si le virus est donné à forte dose, et sans que les sujets fussent soumis, par la voie divine, par des fautes, à l'action mortelle du poison, dans ce cas il y a immunité. De même si on habitue le corps à l'action d'un poison, en commençant par des doses qui ne sont pas dangereuses, on acquiert par ces degrés l'immunité pour une dose qui serait mortelle pour ceux qui n'auraient pas obtenu cette préservation par cette habitude.

Telle est la raison qui explique la doctrine exposée par le *Cantique des Cantiques* de la guérison du virus de la concupiscence, à l'aide d'opérations dans un mode spirituel, et selon l'ordre des degrés qui ont été tracés.

Les faits nous ont confirmé que cette guérison des vices et des passions était possible. Par cette voie, la nature humaine recouvre les droits originaires de sa création. Nul être ne sera assez insensé pour croire que la concupiscence a pu exister dans la nature humaine, telle qu'elle sortit de l'exister à l'existence propre par la puissance du Créateur. Dieu peut donner la liberté à des êtres intelligents, et par le funeste usage de cette liberté qui est de l'essence de l'être doué du grand don de l'intelligence, ces êtres peuvent souiller leur nature ; mais Dieu n'est pas et ne saurait être l'auteur en nous de la concupiscence de la chair, source des vices et des passions.

Quelle voie s'ouvre à l'humanité, si chacun des êtres libres veut combattre en lui le virus de la concupiscence, et surtout si ceux qui acceptent le grand devoir de la paternité et de la maternité ont à cœur d'acquérir l'état Edenal, pour les enfants qui doivent recevoir la vie par leur concours, afin de les représenter à travers la longue série des siècles. Oh ! non, ce ne sera pas en vain que cette doctrine de vérité que nous avons reçue du ciel sera entendue par une oreille, et descendra dans un noble cœur d'époux ou d'épouse, de père ou de mère.

L'avenir doit appartenir, non à la foi aveugle qui est celle des enfants, car les peuples et les nations touchent à leur majorat, et ils veulent connaître la raison des choses, et c'est justice. L'avenir ne peut pas plus appartenir à la lumière rationnelle, car si grande qu'elle soit elle est manifestement insuffisante pour le salut de l'humanité. Il faut un levier pour élever en haut la nature humaine, mais où sera la base de ce levier ? Si vous ne le placez que sur la terre, il sera dès lors impuissant à élever les êtres en haut, *in cœlestibus*, et il faut pourtant pouvoir remplir cette condition.

Que devons-nous conclure de là : rien autre chose sinon ce qui a été vu et compris par les Maîtres de la sagesse, dans tous les siècles, que l'avenir sera l'héritage de la science rationnelle et de la science religieuse qui seront unies dans les lois d'une parfaite harmonie. Lorsque ces deux voies de la vraie et éternelle vérité ne formeront qu'une seule science, l'humanité verra luire les temps promis et annoncés par les voyants et les prophètes. Nous sommes à l'aurore de ces jours, et nous n'en sommes plus séparés que par les jours, qui sont nommés le temps de l'homme, parce que c'est alors que Dieu aura prononcé les arrêts de la suprême justice contre tout ce qui se dresse comme un obstacle en face du plan de l'éternelle Sagesse, et ce sont les hommes qui seront les justiciers de Dieu, au milieu des jours de ruines que nous allons traverser.

[1] L'ouvrage sur le *Cantique des Cantiques* est fait et prêt à être publié ; là se trouvent tous les moyens à mettre en œuvre pour la guérison des vices et des passions.

*
* *

La découverte de M. Pasteur est un des grands signes de l'ère des temps nouveaux où nous entrons, qui est pour nous celle du règne de Dieu, dont les Livres saints parlent pour ainsi dire à toutes les pages. L'homéopathie ne pouvait manquer de revendiquer les travaux de M. Pasteur comme une preuve de ce qui constitue la base même de ce système. Cela a eu lieu en effet, et un docteur de Paris, M. Flasschoen, a voulu établir que cette découverte procédait de la doctrine homéopathique.

Il est vrai de dire que réellement, dans l'invention de M. Pasteur, la loi des semblables opérait dans toute sa puissance, dans toute sa vérité. Mais il faut bien reconnaître aussi que M. Pasteur a donné une base scientifique à ses travaux, et l'homéopathie n'a jamais su agir ainsi. Elle avait un fondement de vérité, mais elle n'avait pas de procédés scientifiques; à ce titre elle était tenue en suspicion par la science, et c'était justice. La science a accueilli avec enthousiasme la découverte de M. Pasteur quoique la base de cette invention reposât sur le principe de l'homéopathie, la guérison des semblables par les semblables, mais en atténuation.

La science en M. Pasteur a été de trouver les atténuations du virus rabique par des procédés scientifiques qui donnent une pleine satisfaction a la raison, et qui sont confirmés par les effets obtenus. Mais il ne saurait être possible d'en dire autant de la manière d'obtenir les atténuations en homéopathie; il n'y a là rien de vraiment scientifique.

Aussi, en homéopathie, il faut la foi aveugle du charbonnier; et c'est là ce qui répugne à la science. Il était dès lors naturel de voir l'homéopathie avoir ses plus grands succès parmi les partisans de la foi aveugle d'une part, et de l'autre parmi ceux qui ne font pas le cas qu'il convient des procédés scientifiques.

Mais la découverte de M. Pasteur répond au contraire aux aspirations de l'avenir; aussi elle a été saluée par des applaudissements enthousiastes. Elle est le signe de l'ouverture des temps nouveaux, car ce qui a lieu dans l'ordre physique, s'accomplit en même temps pour les choses de l'ordre moral ou divin. Tout le but de ce travail est de faire cette démonstration, qui a son fondement sur un principe de vérité éternelle.

L'immunité dans l'ordre physique, c'est être au-dessus de la force du virus, c'est être placé hors des atteintes de ce poison. Dans l'ordre moral ou divin, c'est avoir détruit en soi le principe du mal moral, qui est la concupiscence, c'est être en dehors des atteintes de cette loi des membres, par laquelle, quoique connaissant les voies du bien, nous faisons le mal, ce qui n'est autre chose qu'obéir aux vices et aux passions.

Il y a deux voies pour obtenir l'immunité: nous avons l'inoculation préventive. C'est un innocent à qui nous imposons l'épreuve expiatoire des criminels. Mais à cause même de l'innocence du sujet l'expiation est abregée et réduite à pour ainsi dire rien. Dans les sciences occultes, il y a ce qu'on appelle la science des contre-signes, qui repose sur ce principe de vérité. Mais dira-t-on, pourquoi le vaccin ne produit-il plus une immunité parfaite? c'est parce que les inoculations ne se font pas avec des atténuations par des procédés scientifiques, comme M. Pasteur a fait pour les atténuations du virus rabique. Mais la voie est ouverte, et ce qui a été obtenu par le ferment de la rage le sera pour toutes les maladies contagieuses.

Le principe formulé déjà en 1823 par M. Lux de Leipsig est vrai: toutes les maladies contagieuses, comme la gale, la syphilis, l'anthrax, la peste, le choléra, et les autres, renferment dans leur produit même les éléments de leur guérison et de leur prophylaxie. C'est là la vraie voie de la science médicale.

Mais il y a encore cette condition absolument essentielle : c'est d'opérer avec des atténuations obtenues par des procédés scientifiques dirigés avec une haute sagesse. Dans ces cas l'immunité s'obtient par la même voie qu'en prenant des doses de poisons, dont on triomphe, et en les augmentant sagement, on finit par être réfractaire à l'action dangereuse de ces poisons. Il y a de ces faits qui sont du domaine de l'ordre physique, diverses conclusions que nous voulons déduire dans l'ordre des choses qui sont de l'ordre moral ou divin.

*
* *

La première conclusion est celle-ci : la foi aveugle, dite la foi du charbonnier, est condamnée à disparaître dans l'avenir. C'était la foi de l'enfance des peuples, comme il y a la foi de l'enfance à l'égard de l'ordre naturel. Mais chacun sait que si l'enfant accepte dans son jeune âge ce qu'il plaît aux parents et aux maîtres de dire, il n'en est plus de même à l'époque où l'intelligence a acquis son complet développement. Il doit en être ainsi pour les peuples et les nations parvenus à leur majorat. Ceux qui se font l'illusion de croire qu'ils retiendront les peuples sous leur domination, par des mystères et des symboles, se verront déçus dans leur vaine espérance.

Il faut soulever le voile des mystères; l'humanité, soit en orient, soit en occident, ne se contente plus de symboles; elle veut en dévoiler le sens, si non elle tombe dans l'incrédulité. Il y a des aspirations qu'aucune force, ni de l'ordre naturel, ni de l'ordre moral ou divin, ne

saurait comprimer. Le Pontificat romain se brisera là, mais il ne vaincra pas ; et en voici la raison absolue :

C'est Dieu lui-même qui a tracé ce plan à l'humanité. Est-ce qu'il est possible à une autorité quelconque d'empêcher le développement et la croissance des êtres dans les voies de leurs destinées? Cette puissance n'est entre les mains de personne sur la terre, pas plus entre les mains des rois, que des souverains Pontifes. Les hommes veulent la science, ils la veulent dans l'ordre rationnel, comme dans l'ordre religieux ; cet héritage leur est promis, ils vont l'avoir, les temps sont venus.

La réintégration de la nature humaine dans les droits originaires de la création va s'accomplir comme la rage et les maladies seront guéries. Nous saluons l'aurore de ces jours bénis. Les travaux de M. Pasteur sont le signe de l'ère de l'avenir dans l'ordre physique, notre écrit et la guérison du virus de la concupiscence de la chair que nous affirmons, et que les faits attesteront, est aussi le signe du Règne de Dieu dans l'ordre moral et divin.

Docteur JOHANNÈS.

SCIENCES OCCULTES

L'Initiation

III. — Lorsque la science cherche à réaliser, en suivant la marche si bien tracée par Taine, son espérance de trouver dans l'observation des phénomènes l'enchaînement indéfini des choses, elle ne tarde pas à se heurter à une difficulté capitale que le lecteur a dû pressentir déjà : à savoir, les limites que la nature impose à notre observation et à nos expériences. Nous sommes bien forcés de nous avouer ces limites quand nous nous trouvons en présence de faits ou d'êtres que nous ne pouvons atteindre bien que leur existence soit indubitable pour nous ; or il n'est pas un ordre de sciences qui ne présente assez rapidement de pareils faits ou de pareils êtres.

Quand le physicien a constaté les lois les plus générales de l'attraction, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité, il rencontre d'une part l'élément supposé de la matière, molécule ou atome, sans pouvoir l'observer, et de l'autre l'espace céleste où il ne peut pénétrer, de sorte que la transmission de la force attractive, de la chaleur, de la lumière, de l'électricité à l'intérieur des corps ou entre eux, et, par suite, la cause de leurs caractères spécifiques, celle de leurs combinaisons, celle de leur atomicité, sont autant de choses qui échappent à ses sens, aussi bien que les courants de l'espace et même, simplement, les régions supérieures de notre atmosphère, ou les couches profondes de notre propre globe.

Le naturaliste a constaté les fonctions des organes et la structure grossière des organismes, il arrive à cet élément des tissus qui semble toujours se reculer à mesure qu'il en approche : il ne peut même pénétrer dans cet élément déjà si complexe de la cellule pour examiner le jeu des forces physiques et chimiques qui y sont en lutte incessante ou pour connaître ses caractères, ses rapports avec le milieu où elle vit, son origine, sa fin. A l'inverse, l'infinie variété des êtres, les nuances imperceptibles qui les différencient, dépassent tellement encore les bornes de son observation qu'il ne peut réussir ni à les connaître tous, ni même à rassembler ceux qu'il connaît dans les cadres nécessairement artificiels de ses classifications[1].

Ne parlons pas de l'astronomie dont le domaine presque entier est en dehors de nos limites ; mais que dire des phénomènes de la sensibilité, de la vie, de la pensée, aussi impénétrables au naturaliste qu'au moraliste, à l'économiste ou à l'historien quand ils prétendent se borner à y voir des faits produits dans des régions inabordables de notre être ?

Que dire encore des bornes que le temps nous impose aussi bien que l'espace? Combien le champ de nos observations n'est-il pas circonscrit dans le passé astronomique, géologique, biologique et historique qui doit nous servir, cependant, à juger de l'avenir, à donner un corps à nos sciences?

Et qu'est-ce encore lorsque ces deux obsta-

[1] Agassiz, à propos d'une mission scientifique, écrivait au savant empereur du Brésil, que les poissons de l'Amazone sont presque tous d'espèce nouvelle par rapport aux autres régions alors connues ; qu'il se proposait d'étudier seulement 1,800 à 2,000 de ces espèces; que pour cela il avait à connaître : leur habitation, leur nourriture, leurs mœurs, leur génération, leurs migrations, leur anatomie, etc... qu'ainsi plusieurs années lui étaient nécessaires pour prendre connaissance de ce tout petit coin d'une fraction d'une des parties d'une science spéciale. C'est un exemple entre mille que fourniraient indifféremment la minéralogie, la chimie, la botanique, l'astronomie si elles pouvaient voir tout ce qu'elles désirent !

**

cles se coalisent contre notre insatiable curiosité ? Contre l'historien, par exemple, qui prétend par les seuls faits archéologiques ou philologiques, restituer un passé où la plupart des causes étaient cachées dans les profondeurs de la conscience humaine, insondables pour le contemporain lui-même !

Que le lecteur ne m'objecte ici ni l'expérimentation ni ces magnifiques observations indirectes qui sont la gloire des temps modernes. La première prouve, en effet, leur faiblesse et celle des observations qu'elle est appelée à confirmer ou à rectifier quand elle n'est pas le complément de simples hypothèses. Quant aux autres, je suis bien loin de les nier et de mesurer plus que qui ce soit mon admiration à nos sciences modernes, que je crois, au contraire, grandement honorer, en précisant leur puissance dans le but et avec l'espoir de montrer qu'elle est bien plus grande qu'on ne le pense. Je n'oublie donc pas, le moins du monde, comment l'homme est parvenu à se rendre compte de l'inabordable jusqu'à peser l'atome et les planètes, jusqu'à mesurer les intervalles des uns et des autres, jusqu'à déchiffrer quelques-unes des pages presque effacées de la vie de notre monde. Mais, c'est précisément de ces sortes d'observations que j'entends parler pour faire sentir qu'elles sont actuellement leurs limites inévitables, et voici seulement ce que j'entends dire :

En premier lieu, que l'observation pure et simple du *phénomène* n'est que le préliminaire de la science où l'imagination, l'*intuition*, joue, au contraire, le rôle capital, comme le montrera mieux tout à l'heure l'étude plus approfondie de la méthode dite expérimentale.

En second lieu, dans l'état actuel de notre nature, l'observation, directe ou non, la plus ingénieuse du phénomène est nécessairement bornée par nos facultés, de sorte que le progrès ne peut s'attendre que du perfectionnement de celles-ci. Autrement dit, le progrès de la science ne s'accomplit que *par une série de modifications alternatives du mode d'observation, et de l'observateur lui-même.* Cette dernière assertion ne sera prouvée que par toute la suite de ce chapitre, mais nous pouvons montrer maintenant les limites de notre perception du phénomène, et il ne s'agit, en ce moment, de rien autre chose.

La Nature nous fait sentir ces limites en nous refusant une intelligence nette des mesures même que nous réussissons à établir, une fois que nous atteignons certaines régions ou extrêmement bornées ou extrêmement étendues ; nous sommes dès lors dans l'inappréciable, presque dans l'inconcevable, aussi bien que lorsque nous abordons ce monde de la pensée et tout ce qui est d'ordre spirituel. Que disent, par exemple, à notre esprit, ces distances des étoiles les moins éloignées de nous, comme de la 61[e] du Cygne qui n'est pas à plus de 595,000 fois la distance de la terre au soleil (ou un peu plus de 22 millions de millions de lieues), de sorte que la lumière nous en arrive en neuf ans *au plus*, à raison de 77,000 lieues par seconde, en chiffres ronds. Que nous disent de plus ces chiffres de la vitesse de la lumière ou celui de notre distance au soleil, de 37 millions et demi de lieues ? Qu'apprenons-nous en sachant que les vibrations lumineuses se répètent plus de 500 millions de millions de fois pendant la durée infime d'une seconde, ou encore (comme Crooke l'a rappelé dans ses célèbres conférences sur le radiomètre), que les molécules gazeuses sont de dimensions telles qu'il faudrait plus de quatre cent mille ans pour remplir un ballon de 13 centimètres de diamètre à travers un trou microscopique, avec une vitesse de 100 millions de molécules par seconde ?

La raison de notre impuissance dans ces régions est bien claire : notre analyse, nécessairement finie comme nos facultés, ne peut qu'approcher non pas atteindre l'infini, tandis que la nature, comme nous le voyons dans l'état actuel de nos sciences, compose le fini au moyen d'un nombre infiniment grand d'éléments infiniment petits ; en caractérisant seulement chacun de ces produits finis par une loi spéciale aux éléments combinés, par *un nombre !* C'est ce qui justifie notre cacul infinitésimal dont l'objet est, précisément, de représenter ce mécanisme, et les limites de sa puissance comme de la nôtre, sont montrées, soit par l'impossibilité de trouver une règle générale d'intégration, soit par la nécessité de négliger, pour arriver à un résultat fini, des infinis du 2[e], 3[e]... 4[e] ordre [1].

Ce n'est pas à dire que nous devions renoncer à l'espoir de reculer indéfiniment les limites de notre approximation ; seulement, pour les reculer, il faut, de toute nécessité, que nous perfectionnions nos propres facultés. Nous verrons comment cela est possible.

Les positivistes ont donc raison de dire que l'infini nous est inabordable, car, il faut les en-

[1] Le langage mathématique peut servir à représenter comme voici la nature telle qu'elle apparaît à notre science :

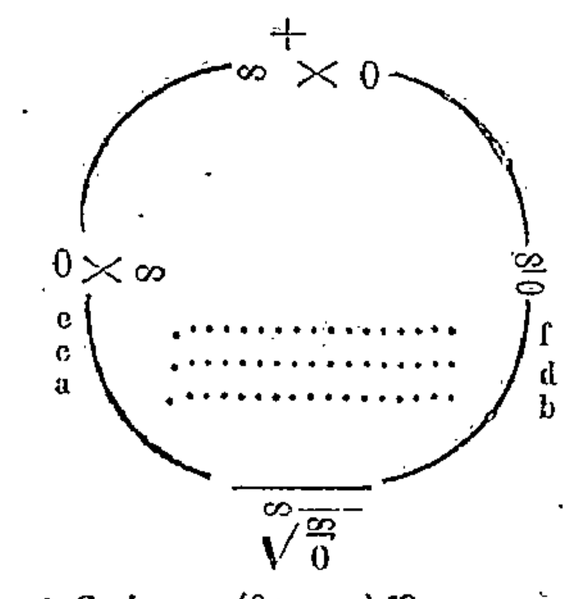
Les mathématiciens prennent $\frac{m}{\infty}$ comme le symbole de l'infiniment petit, ce qui s'exprime par $\frac{m}{\infty} = o$.

Ou, sous une autre forme, ils prennent pour symbole de l'indétermination la formule $m \times \infty$, qui signifie qu'une quantité quelconque est le produit de deux facteurs d'infinies contraires. Ils arrivent à ce résultat en appliquant la théorie des limites à un quotient quelconque $\frac{m}{n} = a$, et ils montrent, par là, que m peut se trouver déterminé même à sa limite, s'il y a une relation, une loi qui lie m à a : autrement dit, dans la nature, chaque individu, bien que composé d'éléments infiniment petits, est caractérisé par la loi

tendre au point de vue où ils se sont mis, c'est-à-dire dans notre état actuel, sans tenir compte de l'*évolution de nos facultés et par conséquent de celle de notre certitude.* Mais ils tombent en même temps dans une erreur capitale qu'ils n'aperçoivent pas, quand ils croient pouvoir négliger cet infini dans l'étude du fini lui-même.

En effet, outre que les limites du fini n'ont rien de précis ni même de fixe, l'infini n'est pas en deçà ou au delà de la Nature perceptible pour nous, il la pénètre complètement. Nous le rencontrons dans les vibrations lumineuses et chimiques, dans la molécule et l'atome des corps bruts, dans la cellule granuleuse des corps organiques, dans la variété de combi-

qui règle ces éléments, par un nombre. Voilà pour notre monde fini.



Rassemblez dans une synthèse toujours croissante, ces éléments, les individus nés de leur union, ceux produits par la combinaison des précédents, et ainsi de suite, vous arriverez à la limite, à l'ensemble universel, à l'*Un*. Cette opération peut s'exprimer en langage mathématique par la puissance infinie de l'élément fini, ou $(0 \times \infty)^{\infty}$.

Cet *Un* qui est la concentration de tout, est, pour ainsi dire le *potentiel universel*, la force par excellence qui tend par conséquent à l'expansion infinie; c'est l'élément *actif*, que nous représentons ici par le signe positif (et aussi par l'infini.)

L'effet de son activité sera une analyse inverse de la synthèse précédente, une différenciation qui doit ramener aux éléments de l'intégration faite tout à l'heure.

Dans cette différenciation, qui consiste à partager l'infiniment grand en particules infiniment petites, la formule représentant l'étage intermédiaire correspondant à $\infty \times 0$, sera l'opération inverse $\frac{\infty}{0}$ (imaginaire pour le mathématicien). Et le résultat ultime sera $\sqrt[\infty]{\frac{\infty}{0}}$ élément absolument inerte, passif par excellence, représenté ici par le signe négatif (et en même temps par zéro).

On voit ainsi le Potentiel infini devenir cet assemblage de forces élémentaires innombrables qui constitue la matière; on voit l'Esprit devenir Matière.

Concevez maintenant ce cycle d'évolutions différentielles et intégrales en perpétuel accomplissement, comme si un courant électrique parcourait le fil circulaire en y produisant successivement les modifications atomiques que nous venons d'indiquer; voilà le symbole de la Création d'après les occultistes; c'est le serpent qui se mord la queue.

Nous ne l'exposons ici, par anticipation, que pour y trouver une représentation figurée de nos sciences et de leur évolution. Nous sommes dans la région inférieure de ce cercle, marchant du négatif au positif, sur l'arc *réel*, celui du *phénomène*, mais à mesure que nous y montons, nous percevons la région correspondante de l'arc *imaginaire nouménal*; nous possédons successivement les secteurs $a-b$, $c-d$, etc., et si nous nous bornons à prendre possession des arcs $-a$, ac, ce, etc., sans leurs symétriques correspondants, nous ne trouvons pas la loi de différenciation qui a donné une individualité à chacune des indéterminées $0 \times \infty$; nous *ne savons pas*.

naisons des êtres et des mondes; partout nous le retrouvons, non pas comme une limite, mais comme le contenant, comme le déterminant du fini.

Quand nous négligeons l'un de ces deux facteurs de la nature, nous nous égarons, et force nous est bientôt d'y ramener nos méditations. Des perturbations d'astres invisibles dans leur éloignement modifient les orbites calculées; la dissociation, trouvée dans les températures excessives et inabordables, transforme le jeu des affinités; ailleurs il a fallu trouver les vibrations infinies révélées par la polarisation, la diffraction, le spectroscope; il a fallu scruter la cellule organique, ses granulations, son nucléus, son nucléole!

La cellule!... monde microscopique qui touche à tous les extrêmes, que la pensée traverse dans le cerveau humain, en même temps que la digestion la plus matérielle comme dans le dernier des protozoaires. Voici encore la globigerine, qui construit avec l'aide des siècles des montagnes de craie; voici le microbe méconnu hier, maître aujourd'hui partout, agent universel dans son extrême ténuité, des incessantes transformations qui font la vie d'un monde!

*
* *

Si donc nous étions bornés, comme on se le figure trop souvent aujourd'hui, à l'observation et à l'expérimentation des phénomènes sensibles pour nous, il en résulterait:

1° Que les faits, par eux-mêmes, ne nous apprendraient à peu près rien, parce que c'est leur rapprochement, leur combinaison qui nous éclaire;

2° Que, même combinés et rapprochés, ils ne nous enseigneraient encore que leurs propres rapports, sans pouvoir nous faire remonter au delà de quelques causes secondes, jusqu'à ces causes supérieures que le positif Taine nous montre si bien comme l'objectif de la science;

3° Que, du reste, l'Observation et l'expérimentation des faits et des choses se trouvent tout à fait bornés par l'état actuel de la nature humaine; c'est-à-dire que la plus grande partie de l'Univers est nécessairement inabordable, pour le savant positif, sans être négligeable, à cause de l'intime solidarité de tous les éléments cosmiques, et même à cause du nombre infini de ces éléments.

En réalité, et fort heureusement, nous avons une faculté qui nous permet de franchir ces limites, c'est l'*Imagination*. Elle est la véritable créatrice de nos sciences comme de nos arts et de notre industrie.

Le rôle de l'observation et de l'expérimentation c'est d'inspirer, de régler l'imagination dans ses recherches de lui donner une direc-

tion et, ensuite, d'en contrôler les découvertes. Sans l'imagination nous serions bien vite noyés dans l'infini, ballottés comme un vaisseau désemparé, au lieu de reconnaître et de suivre les admirables courants qui font l'Harmonie et l'Unité dans la Nature.

C'est par l'imagination intuitive que nous combinons les faits observés pour en tirer une loi.

C'est par elle que nous abordons les questions métaphysiques, inévitables, que nous sortons du cercle vicieux de la contingence.

C'est par son secours que nous reculons les limites de notre esprit fini vers l'Absolu auquel rien ne peut nous empêcher d'aspirer, que nous aborderons demain l'inabordable, l'inconnu même d'hier.

C'est elle qui nous suggère nos hypothèses, nos théories, et qui les vérifie ensuite, secondée par l'expérimentation et l'observation.

En faut-il des exemples ? Ils se présentent en foule :

D'où sont venues les lois de Képler ? D'une imagination en travail depuis plus de vingt ans, et que disait son précurseur, Copernic ? « Quoique cette opinion parut absurde j'ai pensé... que je pourrais me permettre aussi *d'essayer* si, *en supposant la terre mobile*, on ne parviendrait pas à des démonstrations plus solides, etc... »

Combien d'années, aussi, l'*Attraction* Universelle n'a-t-elle pas germé dans le puissant cerveau de Newton qui « y pensait sans cesse » ?

Et notre cosmologie actuelle, n'est-elle pas encore, à très peu près, l'*hypothèse* de Laplace ?

Est-ce que Lavoisier, aussi n'a pas débuté par une *théorie* contre le phlogistique ?

Voyez encore ce que le positiviste Littré dit des découvertes d'Ampère (dont « il ne peut s'empêcher d'admirer la *sagacité divinatoire, le génie* systématique. » (*La Science au point de vue philosophique.*)

Rappelez-vous l'origine des travaux de Fresnel sur la lumière.

Et ceux de Cuvier?

Et ceux de Darwin ?

Et les origines de la chimie organique avec Liebieg, Dumas, Gérard, etc, ?

Et toutes ces théories, qui, aujourd'hui encore, subsistent comme hypothèses, bien qu'elles soient à la base de nos connaissances : l'éther, la théorie des ondulations, l'attraction, l'atome et l'atomicité, etc. etc. ?

Ce sont tous les détails de nos sciences qui s'offriraient en preuve à cette assertion si elle n'était évidente dans l'esprit de quiconque connaît tant soit peu l'histoire des découvertes modernes. Elle va se confirmer, du reste, par l'étude qui nous reste à faire avec plus de détails de l'observation et de l'expérimentation elles-mêmes, car ce sujet est si important, si essentiel, que le lecteur voudra bien, je l'espère, consentir à le parcourir dans toute son étendue.

Ce qu'il s'agit d'établir maintenant est capital encore ; c'est que cette même *intuition* sans laquelle l'observation et l'expérimentation seraient de faibles ressources, est indispensable à la pratique expérimentale ou d'observation, elle-même, bien plus qu'elle en est l'agent principal !

*
* *

IV. — Voyons, en effet, comment procède la science pratique.

Une connaissance une fois acquise semble fort claire quand on l'expose avec méthode, et la science apparaît alors comme une série d'observations aussi simples que naturelles. C'est ainsi que notre illustre chimiste, Berthelot, dans un livre tout récent (*Science et Philosophie*), nous conduit de la flamme d'une bougie à la grande loi de la conservation de l'énergie.

En recueillant les gaz et le carbone de cette flamme, on a vu que sa lumière venait de l'incandescence de gaz mêlés de particules solides.

En combinant directement ces gaz et ces particules avec l'oxygène de l'air, on a vu que leur incandescence dans la flamme venait de cette combinaison chimique, et qu'il en était de même de toute combustion.

D'autres expériences récentes prouvent que si la combinaison chimique dégage de la chaleur, c'est que celle-ci se réduit à une explication purement mécanique, à un *travail* susceptible d'être transforme en d'autres équivalents : « La physique, la chimie, se ramènent dès lors à la mécanique, non à la suite de raisonnements *à priori*, mais au moyen de notions indubitables, toujours fondées sur l'observation et l'expérience... Pour atteindre à de si grands résultats, l'esprit humain a suivi une méthode simple et invariable. Il a constaté les faits par l'observation et l'expérience. »

C'est, en effet, simple comme une bataille le soir de la victoire, mais rien n est moins propre à donner une idée juste de la stratégie de la science aux prises avec la nature.

Qu'on se représente, en effet, le savant en face d'un sujet d'études dont l'analyse est tout à faire. Il n'en est point qui ne soit très complexe ; une première difficulté est donc de savoir, avant de faire aucune observation, ce qu'il faut observer, et cette difficulté paraît insurmontable quand on réfléchit que les éléments qu'on se propose de chercher sont masqués, perdus, pour ainsi dire, dans un enchevêtrement de causes et d'effets dont l'ensemble n'apprend rien quand il ne trompe pas : il fau-

drait connaître déjà le sujet à étudier, et ceux dont il dépend pour y établir des categories utiles ; il faudrait, comme le géomètre, et comme l'a fait M. Berthelot dans le passage précité, pouvoir supposer le problème résolu. Figurez-vous, par exemple, un chimiste, il y a deux cents ans, en présence d'un sel organique, et même inorganique; quels indices a-t-il pour l'analyser? Combien de travaux n'ont-ils pas dû s'amasser pour que cette composition fut éclaircie seulement comme elle l'est maintenant!

Cette difficulté se présente, du reste, dans les détails comme dans un ensemble quelconque. Voyez, par exemple, l'étude qui paraît simple, au premier abord, de la cristallographie: d'abord la forme réelle est fort souvent dissimulée sous un assemblage tout différent des cristaux à étudier; ensuite, les modifications des arêtes et des angles rendent les formes fondamentales si méconnaissables qu'il a fallu le génie d'un Haüy pour les reconnaître et les classer, ce n'était pas tout; il fallait encore y etudier les effets de la pression, de la chaleur, de l'électricité, de la lumière surtout; puis tout récemment encore, l'examen microscopique a rectifié d'énormes erreurs, éclairé quelques points inconnus, et après tant d'essais, tant d'études, la structure cristalline de la matière reste encore pleine de mystères! Comment donc ceux qui l'ont abordée les premiers pouvaient-ils s'y orienter? Que devaient-ils observer? Et comment le savoir avant l'analyse même à entreprendre?

Il n'y a que deux ressources dans cet embarras:

Ou le hasard, c'est la plus employée peut-être, mais s'il sert parfois avec un bonheur exceptionnel, il égare presque toujours, et parfois pendant des siècles;

Ou l'*intuition*, qui montre au génie, comme par une faculté surhumaine, où est le nœud de la difficulté. Il fait une hypothèse, une théorie que l'expérimentation ou l'observation auront ensuite à contrôler. Le génie sommeille-t-il? le commun des savants observe sans méthode et sans guide, s'en prenant aux apparences saillantes qui attirent l'attention de chacun ou répondent à ses goûts. Les observations s'entassent alors simples et faciles, peut-être, mais sans autre résultat qu'une nomenclature aussi curieuse qu'inutile. N'est-ce pas ce que nous voyons aujourd'hui même, malgré tout notre acquit, pour ces faits psychologiques, vieux comme le monde, mais dont notre science commence seulement à s'émouvoir? Magnétiseurs, spirites ou savants, tous amassent, en désordre, des observations dont le lien échappe encore et qui ne peuvent rien avoir de vraiment méthodique, malgré les efforts de quelques esprits rares comme Mesmer, Puységur ou Allan-Kardec.

Il en a été de même de la pesanteur jusqu'à ce qu'un Galilée devinât l'importance du pendule; de l'attraction jusqu'à ce qu'un Newton réfléchît sur la chute des corps; de la combustion jusqu'à ce qu'un Lavoisier songeât à chercher l'oxygène dans l'air. Il en a été ainsi du mouvement réel des astres, de la combinaison chimique, du galvanisme, des courants, de la polarisation, de la diffraction, de la dissociation et de mille autres sujets.

Il en a été de même, en un mot, pour toutes les observations, jusqu'à ce que le génie y ait apporté sa fonction caractéristique, l'*Intuition*.

Cette difficulté vaincue ou évitée, il s'en présente une seconde qui n'est pas moindre, celle de coordonner les résultats, car les observations faites, le plus souvent, en un complet désordre, n'apprennent rien que par leur comparaison. Le savant est alors dans une situation analogue à celle de l'enfant à qui l'on propose le jeu des cubes, avec cette différence qu'au lieu de quatre combinaisons pour chaque pièce, il en a presque toujours un nombre considérable. Il n'a que deux ressources: ou essayer toutes les combinaisons possibles, ou voir par l'œil divinatoire du génie, l'*Intuition*.

Le premier moyen est généralement impraticable, il perdrait dans l'infini le savant même le plus doué de cette patience que Buffon voulait prendre pour le génie. Un exemple pris au hasard va le faire comprendre: — Les animaux, au moins ceux supérieurs, étaient connus depuis des siècles sans qu'on eût remarqué chez eux les principes fondamentaux de la subordination des caractères et de la corrélation des formes. Ces principes auraient apparu si l'on avait rapproché successivement 1 à 1, 2 à 2, 3 à 3, etc..., les organes connus, au moins chez un certain nombre de ces animaux. Or voyons combien d'observations sont nécessaires pour faire ce rapprochement complet, dans toutes ses combinaisons possibles.

Supposons qu'on se borne à cinquante animaux bien connus et que l'on compare chez chacun d'eux seulement cinq organes pris dans leur ensemble, par exemple, l'appareil digestif, celui de la circulation, celui sensitif, celui de la locomotion et les téguments. Le calcul montre qu'il faudra déjà mille cinq cents rapprochements. — Mais ce ne serait là qu'une comparaison beaucoup trop grossière pour faire apparaître les principes en question (par exemple le rapport des dents au tube digestif).

Prenons donc qu'on fera une nouvelle série de rapprochements plus complets, entre dix organes, au lieu de cinq et pour les mêmes cinquante animaux: ce sera encore assez imparfait (on aura, par exemple, les dents, l'estomac, les intestins, le cœur, les poumons, etc...)

Mais nous voilà alors obligés déjà à 63,700 rapprochements !

Et si nous rapprochions vingt organes, il faudrait plus de cinq cent mille observations !

Ni aucun savant ni aucune société ne se livrerait à des opérations semblables dont la science exigerait la répétition des millions de fois !

Mais un Cuvier se présente, *devine* l'importance des dents ; une loi essentielle apparaît : quelques observations suffisent à la *confirmer*, sans jamais l'avoir *fait apparaître*.

De même un Linné, un Tournefort *devinent* le règne végétal ;

Un Lavoisier, un Gerhardt, un Dumas, le monde chimique ;

Un Fresnel, un Ampère, les harmonies physiques ;

Un Herschell, un Laplace, l'Univers stellaire.

Partout l'observation confirme, presque jamais elle ne révèle : il faudrait donc dire, au contraire de M. Berthelot : « La Nature *doit être* devinée ! »

Ce n'est pas assez de découvrir ainsi des rapports, souvent il faut les préciser, les mesurer avec toute la précision possible, et, pour cela, il faut encore mettre en jeu *l'intuition; imaginer* des unités convenables, *imaginer* des instruments appropriés : dynamomètres, thermomètres, baromètres, voltamètres, procédés d'analyse quantitative de dosage, goniomètres, etc. etc.

Arrivé ainsi à des lois d'une certaine portée, à des principes génériques, on rencontre encore un obstacle considérable : celui des limites de nos observations dont nous avons parlé déjà. Voici que des faits, des choses s'offrent à nous, signalées en partie seulement par nos sens : nous les voyons sans pouvoir les sentir, comme l'éther ; nous les sentons sans les voir, comme l'air ; bref, nous ne pouvons en avoir une perception complète.

Deux remèdes se sont offerts à cette nouvelle faiblesse de l'homme : d'abord des instruments qui furent comme les prolongements de ses sens, tels que les lunettes, le microscope, le microphone..., ensuite, et principalement, l'observation indirecte. Est-il besoin de faire ressortir quel rôle capital *l'intuition* joue encore ici ?

Ces instruments, il a fallu les *inventer*. Il a fallu surtout, trouver pour ces faits et ces choses en parties inaccessibles des conséquences observables de leur action, d'où l'on pût déduire leurs caractères. Et que l'on remarque bien quelle est cette difficulté : il ne s'agit plus de choisir au milieu de rapports innombrables, mais connus du moins, il faut chercher celui du connu au demi inconnu, pour ainsi dire. L'imagination qui n'avait tout à l'heure à deviner que des rapprochements doit maintenant les faire précéder des conséquences possibles. En vain espérerait-on encore les trouver pour une énumération complète, elle se perdrait dans l'infini comme dans le cas précédent, car c'est là une remarque générale que nous pouvons nous dispenser de répéter désormais. Rien ne peut suppléer cet admirable instinct du genre humain, *l'Intuition !*

Elle doit être maintenant plus active que jamais, car plus elle s'étend, plus elle a besoin du contrôle de l'expérience, besoin, par conséquent, de créer des procédés et des instruments qui justifient ses prévisions.

Ces instruments eux-mêmes traduisent parfaitement cet état de la science qu'on pourrait appeler d'ordre secondaire. Entrez dans un cabinet de physique, voyez ce que supposent de génie, bien plus encore que de science, tous ces appareils mystérieux pour le profane ; une balance de torsion, une sirène, une boussole des sinus ou des tangentes, une machine de Rhumkoff avec tous ses raffinements accessoires, un polariscope, un spectroscope, etc., etc. Tant il s'en faut que l'observation soit chose aussi simple et aussi matérielle qu'on le croit !

Que sera-ce si vous pénétrez dans tous les procédés, tous les artifices auxquels elle a recours à chaque instant et dans toutes les branches de la science ! Vous ne saurez plus alors en quoi vous devez le plus admirer la nature, ou dans ces magnifiques manifestations matérielles par lesquelles elle récompense tant d'efforts, ou dans ses harmonies sublimes qui relient ses infinies transformations, ou dans la puissance qu'elle a donnée au génie humain en lui révélant tant de merveilles, par *l'Intuition*.

Ce n'est pas tout encore : il reste à faire apparaître tout ce qui, échappant à toutes nos sensations, ne s'accuse que par des conséquences : les gaz incolores et inodores, par exemple, les pores, la molécule, la matière interplanétaire, etc.... Ici, la difficulté de deviner ces conséquences mêmes s'ajoute à toutes les précédentes. Mais il est inutile sans doute d'insister sur cette nouvelle phase du génie humain, d'entreprendre une nouvelle revue d'exemples.

*
* *

Voilà pour l'observation et l'expérimentation prises dans leur ensemble ; nous ne pouvons nous arrêter là encore ; il faut, si sommairement que ce soit, les voir à l'œuvre dans ce détail : indiquons seulement l'obstacle principal qu'elles rencontrent.

On sait ce qu'il faut observer, l'expérience est indiquée, la pratique commence : Mais le savant n'est pas seul ; la nature opère avec lui, à côté de lui, malgré lui, et il faut qu'il réus-

sisse à s'en défendre : « On voit tout ce qu'on veut dans un microscope » disent une foule de gens fort savants, qui parlent par expérience ; de même d'une lunette, d'un télescope, tout comme on produit ce qu'on ne veut pas dans une réaction chimique. Nouvelles recherches, donc, à faire au milieu d'une foule de causes inconnues ; surcroît d'instruments et d'artifices à inventer ; nouveaux effets d'intuition. Je me contente d'un seul exemple, celui des observations astronomiques : il a fallu penser à l'aberration de sphericité, à celle de la lumière, à l'irisation, aux réflexions sur l'objectif et l'oculaire ou dans l'instrument, à la réfraction, aux ondulations atmosphériques, aux trépidations du sol, à la déformation de l'instrument, difficulté encore insurmontée, aux défectuosités de son poli que le génie d'un Foucault n'a pas été de trop pour réformer ; puis au Daltonisme, à l'irradiation, et à toutes ces causes physiologiques dont l'ensemble constitue l'*équation personnelle* ; tout cela a demandé autant de progrès, autant d'*intuition* que la découverte de l'observation elle-même. Et il en est ainsi partout.

Voici maintenant, l'observation achevée. On a tenu compte, je le suppose, de toutes les influences objectives ou subjectives dont nous venons de parler, travail souvent considérable ; est-ce tout ? — Oui, quelquefois, mais rarement : Le plus souvent, l'observation a donné tout autre chose que ce qu'on en attendait ; les présomptions étaient fausses ; ou quelque influence a été négligée, quelque illusion a égaré nos sens : illusion d'optique, de perspective, de sensation ou toute autre chose. Laquelle ; il faut chercher encore, trouver, *s'ingénier*. — *Toujours l'Intuition !*

Enfin, l'observation, l'expérience ont réussi, sont comprises : il faut l'utiliser, la rattacher à ce que l'on connaît déjà, reprendre une fois encore ce travail décrit plus haut, de comparaison, de rapprochement, où *l'intuition* a le rôle principal.

« L'observation seule ne suffit pas, dit Jamin, dans l'introduction de son *Cours de Physique*, il faut encore en interpréter les résultats par un travail de coordination qui les résume. . C'est ainsi que Képler reconnut la forme de l'orbite terrestre... et qu'il exprima la loi des vitesses... Si j'ajoute que ce travail coûta dix-huit ans de recherches et qu'il fut la base du système par lequel Newton expliqua le mécanisme du monde, j'aurai donné à la fois l'idée de la marche qu'il faut suivre dans l'étude des phénomènes de la manière dont il faut coordonner les mesures, de la difficulté qu'on y rencontre, et des bénéfices que la science en recueille. »

*
* *

Voilà le tableau véritable de l'observation. Résumons le brièvement ; il n'est pas inutile d'en rassembler les phases graduelles qui la font passer, pour ainsi dire, du domaine matériel au domaine spirituel où elle acquiert réellement toute sa valeur.

Commençons par ces observations simples à la portée de tout le monde, bien que peu les fassent réellement :

1° Elles entassent des faits plus ou moins curieux, mais incohérents ou dont les conséquences échappent. — Elles ont été faites sans ordre, au caprice des goûts ou des circonstances ;

2° Viennent ensuite les observations coordonnées qui ont exigé le travail préliminaire d'un plan méthodique et nécessairement hypothétique ;

3° Puis il faut coordonner les résultats ; y trouver les rapports, les lois, opération si intuitive, que les matériaux accumulés attendent souvent de longues années le génie capable de les comprendre.

Il faut mesurer aussi, tant qu'on le peut, ce qui demande un surcroît d'invention.

4° On atteint alors aux limites de nos sens il faut s'ingénier bien autrement, car l'observation ne peut plus se faire que par des conséquences à deviner d'abord ;

5° Enfin il reste à découvrir l'invisible par ses actions possibles sur le visible.

Alors surtout interviennent tous ces instruments, toutes ces expériences, fruits de l'imagination humaine surexcitée par le désir de savoir, preuves palpables du travail qui se fait dans notre esprit, traduction matérielle de nos hypothèses et de nos théories : ce sont elles que nous observons, que nous éprouvons en eux, non la nature même qu'ils nous réflètent seulement, à la condition toutefois que nous ne soyions pas trompés.

On touche alors, selon l'expression de Jamin, « à cet état de perfection finale ou l'expérience n'est plus qu'un auxiliaire qui vérifie les prévisions de la théorie, au lieu d'être l'unique moyen de rechercher les lois » (Même ouvrage.)

Ainsi, ce rôle prépondérant qu'on prête à l'observation et à l'expérience appartient vraiment à la faculté humaine par excellence, l'*Intuition*, qui les manie comme de simples instruments, et devant laquelle ils finissent par disparaître presque entièrement.

Les détails même de chaque observation, de chaque expérience, reproduisent fidèlement ce tableau d'ensemble, les nécessités de son institution, les mille influences à deviner, à écarter, à discuter, le résultat lui-même à interpréter ; voilà autant de points où les sens seuls nous laisseraient livrés à une foule d'illusions, si l'intuition n'était là toujours pour les commander ou les suppléer.

Et comme notre synthèse scientifique est

encore en pleine construction, elle fourmille d'hypothèses encore incertaines dont plusieurs même sont fondamentales. Ce sont comme autant de pilotis qui, avec le temps, s'enfoncent tour à tour et plus ou moins rapidement, ébranlant tantôt une partie, tantôt une autre de l'édifice inachevé.

Telle est la marche réelle de la science positive.

(*A suivre.*) F.-Ch. Barlet.

L'ANTI-MATÉRIALISTE

Lettre relative à sa Transformation

Quis ut Deus!

Cher Frère béni du Ciel et Ami aimé de la Vérité,

J'ai reçu la collection de votre cher *Anti-Matérialiste*, que votre cordiale bonté a mis si gracieusement à ma disposition. J'ai lu en deux jours les 48 numéros, afin de me faire une vue d'ensemble sur votre œuvre. Or, nous le savons tous, l'œuvre est un miroir réflecteur de l'ouvrier qui en est l'auteur ; il m'est dès lors facile de vous connaître dans vos dispositions, votre état moral, vos qualités, comme si nous avions vécu ensemble pendant de longues années.

Vous êtes entré dans la voie de la Vérité par la Porte du Spiritisme. C'est ce qui est advenu à un assez grand nombre de nobles Esprits. Les sacerdoces divers des cultes officiels, ne sachant plus se mettre à la tête de l'enseignement tel que l'exige l'état présent des peuples, il y avait nécessité de se tourner vers les Esprits, si on voulait échapper au Matérialisme et à l'Athéisme, ou plutôt si on avait à cœur de conserver la conviction de l'Immortalité de notre Être intelligent, libre et personnel.

Or c'est là le génie de la race celtique et gauloise, car pour elle rien ne peut détruire le sentiment de cette Immortalité, et dès lors vous deviez être amené par la loi logique à chercher par la voie du Spiritisme les solutions que réclamait impérieusement votre Esprit.

Mais le Spiritisme, dans l'état où il est de nos jours, ne peut prétendre à être une Science, car science suppose démonstration rigoureuse, et certitude rationnelle, et le Spiritisme nous donne sur les questions les plus fondamentales des solutions absolument contradictoires et inconciliables. Il faut donc que le Spiritisme fasse alliance avec d'autres voies de Vérité, sous peine de laisser les consciences dans les perplexités les plus douloureuses.

Votre cœur passionné pour la Vérité a compris, par l'intuition, qui est le caractère propre de votre Esprit, la situation où vous plaçait le Spiritisme. Aussi lorsque la Providence, qui dirige les voies de nos destinées, a mis sur votre chemin un homme qui pouvait vous ouvrir une autre voie de Vérité, — je parle ici de votre cher ami qui signe Barlet, dans votre journal, — vous n'avez pas hésité à prêter une oreille attentive à l'enseignement de la Théosophie, qui n'est autre chose que ce que les anciens appelaient la philosophie, c'est-à-dire l'enseignement des amis de la Sagesse.

Dans ma conviction, il est possible d'établir une conciliation entre le Spiritisme et la Théosophie; mais il y a des conditions à accepter, si on veut que cette harmonie existe. Dans la nouvelle voie où votre journal va entrer en devenant la *Revue des Hautes Études*, il me semble qu'un de vos premiers devoirs, et celui des collaborateurs qui s'associeront à vos travaux, sera de rechercher cette conciliation. Vous avez un grand nombre d'abonnés de l'école Spirite : ils vous sauront gré, à coup sûr, de vos efforts pour atteindre ce but.

Mais, quand vous aurez fait cela, cher ami de la Vérité, il vous restera encore une autre noble tâche à remplir. Vous me permettez ici de vous le dire, mais la Théosophie n'est pas encore le dernier mot de la Science, telle qu'elle est nécessaire aux peuples qui sont parvenus à leur majorat. Or, si l'harmonie doit exister entre l'enseignement du Spiritisme et celui de la doctrine Théosophique, elle doit avoir lieu aussi pour cet enseignement supérieur que j'ai ici en vue.

Si vous vous placez résolument en face des problèmes de l'Ordre social et de l'Ordre religieux, dont la solution est nécessaire, vous serez contraint de confesser que les lumières que nous pouvons attendre de la Théosophie de l'Inde sont insuffisantes. Et voici un argument que votre Esprit si droit et celui de vos lecteurs ne jugeront pas être sans force et sans valeur. Je dis, en effet, aux Théosophes, et en eux aux Mahatmas de l'Himalaya : si votre Théosophie peut opérer la transformation qui est reconnue nécessaire dans l'Ordre social et dans l'Ordre religieux, pourquoi l'Inde n'est-elle pas à la tête des peuples et des nations ?

Hélas ! non seulement l'Inde n'est à aucun titre à la tête des nations, mais elle est asservie. Vous vous dites en possession, par votre Science, d'une puissance qui commande aux forces de la nature, et votre pays est dans la plus honteuse des oppressions. Si je croyais à cette puissance, je serais obligé d'admettre que vous n'avez pas assez aimé vos Frères de race, pour les délivrer, comme Moyse délivra Israël de la servitude d'Egypte ; mais quelle serait alors une Science qui ne serait pas unie à l'amour de nos Frères ?

La Vérité, la voici : c'est que la Théosophie ne possède point en réalité la Science des transformations dans l'Ordre social et dans l'Ordre religieux. Néanmoins voici ce que vous avez écrit, dans le numéro du 5 août 1886, p. 96. « Nous voulons démontrer jusqu'à la dernière évidence, l'existence de l'âge d'or, et faire naître en même temps dans l'esprit de nos lecteurs avec le même degré d'évidence et de certitude,

la foi dans l'arrivée prochaine d'une ère nouvelle, où notre Humanité réalisera de nouveau, mais sur une gamme supérieure : le Règne du Ciel sur la terre »

Oui, cher béni, attendez, vous et vos lecteurs, des cieux nouveaux et une nouvelle terre, selon les promesses qui en ont été faites à la terre et aux mondes. Ces temps, en effet, sont proches, et il faut entrer dans les voies qui mettront l'humanité de notre terre, des innombrables mondes qui se meuvent dans l'espace et des cieux eux-mêmes, en possession de ces biens, et les transformations nécessaires s'accompliront.

Vous avez embrassé, selon la loi logique, dans une synthèse de conciliation la voie de Vérité par le Spiritisme et la doctrine de la Théosophie : il faut compléter votre synthèse par une autre initiation où l'Ordre providentiel qui préside à votre destinée vous appelle, vous et vos lecteurs. Il ne convient guère de parler de soi, mais, vous le voyez, j'y suis forcé, veuillez être assuré de mon concours et de celui de ceux qui sont en union avec moi, dans cette voie.

Les sacerdoces de tout ordre, catholique, grec, protestant, orthodoxe et autres, en Orient comme en Occident, ne sont plus à la hauteur de leur tâche ; ils vont disparaître avec l'organisation qui leur est propre, car leur domination sur les consciences est le plus grand des obstacles, pour les peuples de l'Orient et de l'Occident.

Vous avez mis un pied dans cette voie d'avenir, en faisant connaître les œuvres de M. Saint-Yves et de M. Roca ; il est nécessaire d'aller au fond de cette initiation de l'Ordre divin. Votre amour si ardent pour la Vérité m'est un gage de ce que vous ferez, selon la volonté d'en Haut sur vous.

Je me réjouis de voir votre journal se transformer en *Revue des Hautes Études* : organe de la synthèse scientifique sociale et religieuse. Mon concours dévoué pour atteindre ce but vous est assuré.

Soyez béni, cœur plein d'amour pour la Vérité, vous, votre œuvre si belle, et vos lecteurs,

Votre serviteur dévoué qui vous aime.

Docteur JOHANNÈS.

P. S. — J'ai reçu le volume du voyage de M. RENÉ CAILLÉ ; je viens en ce moment d'en terminer la lecture. Vous êtes le fils vaillant d'un noble père si digne et si courageux. Une étoile brille sur votre tête ; suivez votre destinée sans crainte : vous laisserez un nom béni, et vous connaîtrez l'Immortalité ici-bas, et en haut, *in cælestibus*. C'est mon vœu pour vous, cher Frère, ami aimé.

QUESTIONS SOCIALES

Nouvelle solution de la question sociale

« Celui qui transporterait dans l'État politique, les principes du Christianisme primitif, changerait la face du monde. »

(Franklin, cité par Mallet-Dupan et par Henri-Martin, *Hist. de France* tome. XVI, p. 489).

Mesdames et Messieurs,

La Question sociale préoccupe très fort les esprits sérieux. Elle fait trembler, avec raison, tout ce qui reste du vieux monde césarien.

Pour ne pas avoir à la résoudre, les politiciens l'ont écartée, tant qu'ils ont pu. Tout d'abord, ils l'avaient même niée. Aujourd'hui, ils l'éludent encore ; ils s'épuisent en faux-fuyants pour l'esquiver, en ingénieuses combinaisons pour la dénaturer, ou pour l'escamoter. Mais c'est en vain ! Elle s'impose.

Que les spéculateurs cessent enfin leur jeu, car plus ils touchent à ce problème, et plus ils l'embrouillent, l'enveniment et l'irritent.

Tristes calculs, en vérité, sont leurs calculs !

A force d'aller à l'encontre de la poussée sociale, et de comprimer la puissance d'expansion de l'esprit nouveau, ces gens-là pourraient bien, à la fin, faire éclater l'âme de la France dans une tempête de feu, de fer, de sang et de ruines.

On ne tente pas d'étouffer ainsi la vie. On ne joue pas avec les forces biologiques du cosmos social. Il faut les traiter scientifiquement, comme l'on fait pour celles de la nature, pou la vapeur, les gaz et l'électricité. Sinon, gare aux explosions, gare aux désastres !

Ce n'est pas moi, pauvre prêtre, qui vous donne cet avertissement : ce sont les meilleurs esprits de notre époque, les plus sages, les plus clairvoyants. Les Pontifes eux-mêmes ont pâli d'effroi, naguère, en considérant cette formidable question. Vous les entendrez, tout à l'heure. Mais avant, il est bon que vous sachiez ce que pensent, là-dessus, les laïques eux-mêmes, des laïques comme Renan, peu suspects de cléricalisme, certes, ceux-là !

« Pour résoudre ce problème, qu'attendez-vous encore de la politique ? demandent-ils. Espérez-vous donc voir apparaître des hommes plus habiles que M. Guizot et que M. Thiers[1] ? » Or ceux-là même ont échoué ! Ils n'ont rien pu, si ce n'est provoquer dans les esprits cette effervescence nouvelle qui fait bouillonner les idées socialistes, aujourd'hui plus que jamais.

Pour venir en aide au gouvernement, réu-

[1] Renan : *Questions contemporaines*, p. 324.

nissez en un seul corps de consultation nos deux Assemblées législatives, notre Conseil d'Etat, nos cinq Académies, nos quatre Facultés, et les plus fins diplomates de nos chancelleries, vous ne serez pas plus avancés. Tous ensemble, ils ne feront que répéter en chœur le *solo* de Gambetta : *il n'y a pas de question sociale.*

C'est fatal! On n'entonnera jamais d'autre ritournelle dans les centres constitués du pouvoir, et dans tous les milieux officiels de l'Eglise et de l'Etat, tant qu'on ne se décidera pas à sortir de la région des vieux principes économiques, pour se placer résolument sur le terrain tout nouveau des principes évangéliques.

C'est ce qu'on a parfaitement compris à Fulda, lors de la grande réunion que les évêques y ont tenue, au mois d'août dernier. Leur langage contraste avec celui des gouvernements politiques qui torturent leurs sujets dans les cadres de fer de l'ancien régime :

« Un homme d'Etat célèbre, disent-ils, a prétendu qu'*il n'y a pas de question sociale*. Nous, évêques, nous affirmons, au contraire, qu'*il y en a une*, et qu'elle est terrible, et qu'elle se dresse à la fois *sur tous les points de la chrétienté* [1] ! »

Remarquez bien : *sur tous les points de la chrétienté*, — et pas ailleurs. Trait de lumière ! bien fait pour nous éclairer, et sur la nature du problème, et sur son origine, et sur sa portée, en même temps que sur l'impuissance des politiciens à le résoudre.

La question sociale est d'essence chrétienne : elle est issue des principes mêmes de la Rédemption, et se confond avec elle ; et voilà justement pourquoi tous ceux qui, pour des motifs quelconques, adhèrent encore aux vieux systèmes, ne veulent en connaître d'aucune façon, et ne peuvent pas même en entendre parler. L'humanité nouvelle, qui est, sans qu'elle s'en doute, le *corps social du Christ*, est et sera toujours traitée par les politiciens, comme le fut un jour sa tête divine sur la croix, par le fait de ces mêmes politiciens.

M. Renan a donc raison de dire que « la révolution réellement efficace, celle qui donnera la forme à l'avenir, ne sera pas une révolution politique, mais une révolution religieuse et morale. La politique, ajoute-t-il, a usé toutes les ressources qu'elle possède pour résoudre le problème de l'humanité. La morale, la philosophie, la vraie religion, ne sont pas à sa portée... Le sentiment religieux prendra sa revanche...[2] » Vue profonde ! pensée juste, très juste ! En dehors de cette voie, on ne fera que répéter la sempiternelle plainte : *plus ça change, plus c'est la même chose.*

[1] Voir le journal, l'*Opinion*, du 23 août 1885.
[2] Renan. *Questions contemporaines*, p. 322.

La véritable solution nous viendra du christianisme, le jour où l'esprit humain sera en état de tirer des paraboles évangéliques les conséquences rationnelles, économiques et sociales qui s'en déduisent une à une ; en d'autres termes, et pour parler comme M. de Bonald « le problème sera tranché, quand les savants parviendront à s'élever, du sommet de leurs connaissances, jusqu'à la science des humbles, des simples et des petits ».

Le fond de nos mystères, l'ésotérisme de nos symboles, n'est pas connu. Les sacerdoces eux-mêmes l'ont ignoré jusqu'à présent, et c'est à peine si, de nos jours, ils en soupconnent quelque chose, du moins dans les pays ultramontains.

En voulez-vous la preuve ? Ils tiennent encore pour suspecte la civilisation moderne, quand ils ne la condamnent pas expressément. Et pourtant, les principes sur lesquels repose l'édifice nouveau, je veux dire toutes les idées de *liberté*, d'*égalité*, de *fraternité*, de *tolérance*, de *solidarité*, de *mutualité*, et j'ajoute avec saint Paul, de *concorporéité* et de *conparticipation*, nous viennent en droite ligne du Christ et des Apôtres, et se retrouvent à chaque page du Nouveau Testament, des épîtres pauliniennes et de tous les écrits patrologiques de la primitive Eglise. Quelle aberration !

A l'heure où nous sommes, et qui pourrait bien être la plus solennelle de l'histoire, après celle où se produisit le fait initiateur de la rénovation sociale, il se passe un phénomène extraordinaire, dont les philosophes et sociologistes ne peuvent manquer d'être tous bientôt aussi vivement frappés que l'ont déjà été quelques rares intelligences, dont je dirai les noms plus bas.

Ce phénomène, le voici : le Christianisme évolue ; il passe, malgré les prêtres, de la nébuleuse mystique dans une lumière scientifique, de l'ordre sentimental et religieux dans l'ordre économique et social, et de la région abstraite des spéculations métaphysiques et déclamatoires, dans la sphère concrète des applications expérimentales, utilitaires et méthodiques,

C'est ainsi, d'ailleurs, comme l'enseigne saint Thomas, que toutes les vérités se comportent dans notre monde, à mesure qu'elles y entrent : introduites, dans notre économie intellectuelle, par voie prophétique, ou par la porte de l'intuition, elles se montrent à nous, d'abord, sous une forme mystique, dite révélée et qui l'est en effet dans le sens profond du mot *revelata* ; puis, sous l'action du temps, ces vérités initiales se dégagent insensiblement de leurs enveloppes symboliques, comme faisait l'Isis des sanctuaires égyptiens ; elles s'épanouissent, *s'expliquent* et finissent par se fixer à nos regards dans une lumière absolument scientifique.

Tout astre qui brille à notre firmament, a commencé par être une nébuleuse, disent les astronomes.

Telle est bien la marche progressive qu'a suivie le Dogme chrétien, à l'insu de tout le monde, sans excepter les théologiens eux-mêmes.

Les périodes cosmogoniques et les lois qui les régissent, connaissent la cadence des Heures d'Hésiode, et leurs effets se produisent d'après un rythme harmonieux, en consonnance parfaite dans toutes les sphères. Pythagore entendit un jour cette musique divine.

Il y a des saisons pour l'éclosion des idées et pour leur floraison, comme il y en a pour les autres cultures Tout arrive à point nommé. La semence confiée à la terre, germe, végète, pousse, fleurit et fructifie successivement, selon les modes réglés qu'expliquait, une fois, le Messie dans une Parabole charmante, débitée le long des champs de blé, dont la troupe évangélique cotoyait le bord.

Le crépuscule du matin précède l'aube, l'aube amène l'aurore, et l'aurore ouvre au soleil les portes dorées de l'orient. Doux symboles de la nature, qui préparent nos cœurs à des contemplations d'un autre ordre : « Je vous le dis en vérité, quand mon jour se lèvera, vous me verrez apparaître dans votre ciel intellectuel, porté sur les nuées, et venant à vous à travers les brouillards de votre entendement, à travers les ténèbres de votre ignorance. Alors, les voiles s'écarteront, les nuages seront dissipés, et la claire vue de la science prendra, dans votre esprit, la place des obscurités de la Foi : » « *Car la Foi passera* », dit saint Paul.

Elle passe en effet de nos jours, et se transforme en vision scientifique.

Cette nouvelle exégèse, qui nous donnera l'interprétation rationnelle des croyances chrétiennes, est destinée, selon toute apparence, à nous fournir aussi la solution véritable du grand *Problème social*, comme l'ont pressenti Franklin, Turgot, Saint-Simon, Ballanche, Fourier, et, plus près encore de nous, Bordas Dumoulin, Huet, le P. Curci, de Vogué, sans compter bon nombre de penseurs, qu'il serait trop long de désigner un a un.

Ce côté sublime du Christianisme ne pouvait pas se dévoiler plus tôt, pour bien des raisons dont la principale me semble être celle-ci : Si l'Église qui a la garde du Dogme éternel, Dogme à la fois religieux et social, eût manifesté trop tôt les *finalités suprêmes* des Paraboles évangéliques ; si, dès l'origine, elle eût porté découverte devant César l'Arche Sainte des destinées sociales de l'humanité, tenez pour certain que l'œuvre rédemptrice n'eût jamais abouti. L'épopée messianique eût été arrêtée court, dès le début. La *régénération du monde* et la *rédemption des masses populaires*, dissimulées par le Christ, l'une et l'autre, sous la figure mystique de la *Résurrection des morts*, et nettement désignées, à notre époque, par les mots propres et réalistes de *Délivrance universelle* et de *Réveil général des peuples*, ce miracle, car c'en est un, et le plus grand de tous ! n'aurait jamais pu s'accomplir. Toujours, le long des âges, on eût entendu dans les cirques, dans les arènes et les colysées, retentir ce cri féroce des premiers persécuteurs : « *Les chrétiens aux bêtes ! Ad bestias Christianos !* »

Comment croire, en effet, que les maîtres de la terre eussent toléré la propagation ouverte d'une doctrine qui venait détruire leurs privilèges, renverser leurs bastilles, briser les fers des esclaves, émanciper la race humaine, raser tout l'ancien monde, et porter le pouvoir, des mains de l'Autocratie, dans les mains de la Démocratie ?

C'est fait de nos jours, ou à peu près. Dans tous les cas, c'est inévitable. Le monde se dénoue. Tout se renouvelle.

Le coup de main tenté par le Libérateur contre les pouvoirs autoritaires a donc réussi ! Les peuples sont émancipés partout où a soufflé l'esprit du Christ, dans un vent d'Évangile. Ils seraient libres, entièrement libres déjà, s'ils n'étaient pas encore esclaves de leurs propres passions, et des habitudes de libertinage et d'incrédulité, dont les rois, les princes et les grands seigneurs du XVIIIe siècle leur donnèrent l'exemple.

Chose merveilleuse ! malgré des masses d'obstacles, venus pour la plupart de ceux-là même qui, dans l'Église, auraient dû favoriser les desseins du Rédempteur ; malgré les scandales abominables du haut clergé ; malgré les tribunaux du Saint Office et les bûchers de l'Inquisition, la délivrance s'est accomplie par voie religieuse, à l'ombre des autels, sous le couvert mystique des rites et des symboles liturgiques.

Grâce à l'infiltration secrète de l'esprit nouveau dans le vieux corps social, grâce à l'influence occulte des principes de l'Évangile sur les idées et sur les mœurs publiques, les deux pôles de la société se sont renversés, — absolument comme il est marqué dans un texte sacré : *Deposuit potentes, exaltavit humiles*. Le pôle Nord, celui de la force, s'est incliné ; le pôle Sud, celui de la faiblesse, s'est relevé. Les premiers descendent vers les derniers ; les derniers montent vers les premiers, et de la sorte l'*Égalité* s'établit dans la *Liberté* sur le terrain béni de la *Fraternité*.

Le Christ prêcha-t-il jamais autre chose ? Lisez, relisez l'Évangile du Royaume : *Evangelium Regni !*

Je sais bien ce qu'on me répondra : *Ce mouvement de libération, dont vous attribuez tout le mérite à l'Evangile, est l'effet nécessaire de la loi du*

progrès. En êtes-vous bien sûrs, Messieurs ? Et pourquoi donc je vous prie, pourquoi cette loi n'a-t-elle agi de la sorte, que dans la chrétienté ? Voyez l'Inde, la Chine, le Japon, la Perse, tous les peuples de l'Orient, les tribus de l'Afrique et de l'Océanie ; plus près de nous, dans l'Europe même, voyez les sectateurs du Coran ; ont-ils bougé ?... Et si, partout, le monde s'ébranle en ce moment, n'est-ce pas sous l'action même des idées chrétiennes, dont nous sommes allés répandre la semence jusque dans les plages les plus lointaines?

Il y a de la dynamite dans l'Évangile, vous dis-je. C'est le Christ, le Christ seul qui a fait éclater les vieux cadres, et brisé les anciens groupes. Il fallait bien se garder de le dire autrefois ; mais on peut, on doit même le proclamer hautement, à cette heure.

Les nouveaux Évangélistes et les nouveaux Apôtres, ceux du Christ social, peuvent sans péril, aujourd'hui, tirer le rideau du Temple, et le déchirer de part en part. Ils peuvent révéler le fin mot de nos symboles, découvrir par delà le mystère sacré le grand mystère social, dérouler jusqu'au bout les divines Paraboles, éclairer les figures bibliques, rompre les sept sceaux de l'Apocalypse, *décacheter et dépaqueter* les dogmes, et montrer, sous les formules mêmes des canons conciliaires, les axiomes fondamentaux de la vie universelle, les lois sociologiques, toutes les vérités morales et sociales que le *Génie de l'Église* avait dû revêtir, au commencement, d'une capote sacramentelle.

Quand je parle ainsi du *Génie de l'Église*, je n'entends pas faire honneur de ces vues transcendantes à la pauvre pensée de l'homme, mais bien aux calculs de *celui-là* seul qui disait : « Je suis le *Maître* et vous n'en avez pas *d'autre !* » Les savantes manœuvres, deployées contre le césarisme durant cette campagne dix-neuf fois séculaire, sont le fait, non des prêtres, mais du *stratégiste* dont voici le langage :

Ne tremblez pas, petit troupeau, car je suis avec vous jusqu'à la consommation de ce siècle unique, qui est le cycle de César, *et jusqu'à la fin de ce monde impie, pour lequel je ne prie point. De ce vieil édifice, il ne restera pas pierre sur pierre;* et le principe de la force sur lequel il se fonde, sera rejete de partout : *Princeps hujus mundi ejicietur foras.*

Tant pis pour ceux qui auront placé leur foi sur cette base condamnée ! *Quiconque aura frappé de l'épée, périra par l'épée.* Rois et prêtres, vous serez balayés en même temps, si vous avez fait cause commune avec l'antique tyran des peuples ! *Votre maison deviendra déserte, et le Royaume vous sera ôté, pour être donné à une nation qui lui fera porter des fruits de Justice et de Vérité sociales.*

Une ère nouvelle s'ouvre, lumineuse, devant le christianisme scientifique.

La question sociale est une pure question d'Evangile. Elle est donc sainte ; elle est sacrée. Elle implique la fin de l'abomination politique, le renversement des puissances anti-sociales, et l'arrachement, jusqu'aux radicules, des institutions césariennes. « *Toute plantation qui n'a pas été faite sur un fonds de justice éternelle et de vérité absolue, sera extirpée de cette terre* », a dit le Rénovateur du monde.

Peuples, votre ennemi, c'est votre vieux maître, César! Chassez ce monstre de partout!

Il faut que tous les pouvoirs se régénèrent, ou qu'ils meurent, à Rome comme ailleurs ! Il faut que le pape lui-même se retourne ! L'annonce en fut faite à Bar-Jona, par le Messie : « *Et toi, Pierre, tu te convertiras, un jour,* dans la personne d'un de tes successeurs, *et alors tu confirmeras tes frères.* »

Bien aveugles, ceux qui ne voient pas encore ce *revirement* prédit se faire déjà dans l'esprit de Léon XIII! Scandale pharisaïque, est le scandale de ces hommes qui regardent le Pape comme infecté de libéralisme, et qui font prier pour sa conversion dans le sens machiavélique de la secte rétrograde. Susciter des obstacles à son action providentielle; le menacer d'un schisme comme ont fait les *Vecchi zelantes;* enrayer l'évolution qui se poursuit au Vatican et qui, dans la pensée du Pontife, doit remettre en conjonction les deux axes, trop longtemps opposés, de la société civile et de la société religieuse, c'est un *crime*, entendez-vous? et j'ajoute, c'est une apostasie!

L'appariement de ces deux axes dans la même direction peut seul rendre possible *la solution de la question sociale.* Il n'y a pas d'autre voie, pour échapper aux abîmes, que la voie frayée par Leon XIII ; pas plus qu'il n'y a d'autre moyen de trancher le *Problème de l'humanité,* que le moyen signalé par l'auteur des *Questions contemporaines.*

Sur ce point capital, la Religion personnifiée dans le pape, et la science personnifiée dans Renan, se sont rencontrées et finiront par se mettre d'accord.

Solutio omnium difficultatum, Christus!

L'abbé Roca.

ÉTUDES THÉOGONIQUES

Solaires et Lunaires.

Au commencement, l'Etre, sorti des mains du Créateur, est, comme lui, mâle et femelle à la fois, Androgyne. Cet état lointain est constaté par toutes les Bibles et tous les Avestas. L'existence alors est purement sensationnelle. La sensation partout, rien que la sensation.

Mais bientôt l'Etre se dédouble. Les sexes s'élaborent. La grande Vie active, la Relation, la Solidarité commencent, mais aussi la Lutte. L'Ame existe. Une faculté nouvelle, le Sentiment, se manifeste. Bientôt la Connaissance viendra.

Sensation, Sentiment, Connaissance, les trois aspects de l'Etre, comme Pierre Leroux l'a excellemment démontré dans son *Histoire de l'Humanité*.

J'ai dit que la Lutte commence avec la Vie bissexuelle. Il y a toujours lutte, quand deux principes hétérogènes sont en présence. La lutte n'exclut point l'Attraction. Attirer, c'est combattre l'éloignement.

Ces deux Principes, l'Ecole les nomme : l'un, le Principe Dorien ou Mâle; l'autre, le Principe Ionien ou Femelle. Ils ont leurs symboles dans les deux flambeaux célestes qui nous éclairent. De là, ces deux formules avec lesquelles, il se faut familiariser : Principe Mâle, Soleil; Principe Femelle, Lune. D'où les SOLAIRES et les LUNAIRES.

L'histoire du monde est d'un bout à l'autre traversée par ces deux courants, qui, partis d'une même source, tantôt suivent une direction absolument divergente, tantôt se rapprochent, se côtoient, mais n'arrivent jamais à se confondre. Ce que nous disons ici de l'histoire du monde, on peut le dire aussi de l'histoire de tel peuple en particulier, de tel groupe humain, de telle famille. Ici, là et ailleurs, partout les deux courants.

Chez l'individu, qui n'est en somme qu'un agrégat, qu'un microcosme, même constatation. Ce sont les deux fluides électriques. — Principe Mâle, Fluide positif. — Principe Femelle, Fluide négatif.

Grandes nations, grandes sociétés, grandes républiques, grands hommes, tous contiennent, à doses diverses, les deux éléments. C'est ce qui fait leur Vie.

Ici le courant mâle domine. Résultats : actes énergiques, conceptions audacieuses, créations géniales. Là, le courant femelle est en surabondance. Conséquences; dévoûments sans bornes, nobles sacrifices, mais aussi faiblesses.

Quelquefois les deux Principes sont en quantité à peu près égale. De là, lutte sans fin, hauts et bas constants, élévations et chutes, espoirs et regrets, mais intensité de vie superbe.

La prédominance du principe Mâle donne la Grèce, Rome, la France.

La prédominance du Principe Femelle donne la molle Ionie et toutes ses vagues et voluptueuses harmonies.

Moïse, Jésus, Socrate, Aristophane, Rabelais, Saint-Just sont des génies solaires.

Platon, Ovide, Lamartine, Enfantin, Michelet sont des génies lunaires.

Tout cela dit, bien entendu, avec de nombreuses réserves. Jésus, par exemple, ne va pas jusqu'à exclure la femme de son Evangile. Elle a, — on le sait, — une place distinguée dans son rêve social, même quand elle est tombée : témoin Miriam de Magdala. Rabelais semble, au contraire, l'éliminer complètement. Dans son œuvre immense, elle n'apparaît qu'une ou deux fois, à titre de simple machine à procréer.

Platon, lui, place les deux Principes sur un inexorable parallélisme. Il veut que la femme aille au combat, qu'elle reçoive une éducation identique à celle de l'homme. Enfantin, par contre, demande que la femme complète l'homme. Son idéal, c'est le Couple-Prêtre, touchante fiction, bien différente de la brutale conception platonicienne, le Couple-Soldat !

Pour Michelet, la femme est la Fée, la grande inspiratrice. C'est elle qui fait l'homme, plus encore au sens moral, qu'au sens physique. Le Principe femelle est divin pour lui. Il lui érige un autel, tout embaumé de fleurs et d'encens.

Nous avons classé Socrate dans les Solaires, et cela non sans raison. Platon ne nous donne que les principes exotériques de sa doctrine. Il est évident que le maître et le disciple se dissocient sur cette question capitale des deux Principes. Si Socrate eût partagé les idées de l'auteur de la *République*, à l'endroit de l'égalité sociale et intellectuelle de l'homme et de la femme, il n'eût point éloigné Xantippe de son lit de mort. Il l'eût au contraire retenue auprès de lui, pressée sur son cœur, à l'heure de sa glorieuse desincarnation.

Les entretiens mémorables de Xénophon aussi bien que le *Phédon* nous le montrent écartant la femme de son chevet funèbre, y appelant l'homme, le disciple. N'avait-il pas auparavant poussé plus loin encore le dédain du

Principe femelle, en concentrant toutes ses puissances aimantes sur un homme, le jeune Alcibiade ?

Du reste, ces amours insexuelles, qu'il faut, socialement, flétrir sans pitié, parce qu'en se généralisant, elles tariraient les Sources de la Vie, il y a lieu, philosophiquement, de les envisager avec une judicieuse froideur. Cas pathologique ! c'est celui de Virgile, de Martial, de César, de Shakespeare, peut-être de Napoléon, et de bien d'autres parmi les modernes. C'est souvent une exubérance cérébrale, un excès d'afflux solaire qui les produit. Tels, ces monstrueux cryptogames éclos au sein des plus joyeuses végétations. Ils sont, eux aussi, contre nature.

J.-J. Rousseau est un solaire d'une variété étrange, unique peut-être. Il le dit au début de ses *Confessions*. « Je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus. J'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent.» Dorien par essence, considérant peu la femme, il est traqué, obsédé, envahi par l'ionisme, qui lui livre les plus bizarres assauts. La fée lunaire le tient, l'enserre : elle veut merci. C'est elle, qui, repoussée, se venge en se dressant devant lui, sous la forme d'un ridicule éréthisme et en le faisant exulter sous le fouet de Mlle Lambercier. C'est elle encore qu'il retrouve dans cette cour sombre de Turin, le ployant sous la manie névrosiaque, qu'il nous peint aux premières pages du Livre III. Ce sera elle enfin qui le fera se traîner tout petit et tout humble, amoureux passif, aux pieds de Mme de Warens ou de Mme d'Houdetot.

Ce solaire n'a ni l'incorruptibilité de Newton, ni la force d'âme de Jésus. Vieillissant, il sent qu'il lui faut la femme, la Science ne lui suffisant pas. Il la prend quelconque, ou plutôt se laisse prendre par elle. Ayant méprisé le Principe Femelle, c'est par lui qu'il meurt, comme Orphée. Thérèse Le Vasseur fut la ménade de ce divin aède !

Conclurons-nous? Non. Il n'y a pas à conclure. Ce tragique dualisme est, nous le répétons, le Principe même de l'Activité humaine. Le vent de mort qui nous pousserait vers l'Androgynie élémentaire éteindrait à jamais la Flamme intellectuelle.

Dieu sans doute est Androgyne ; I — Evé, l'hiérogramme des sanctuaires thébaiques l'affirme. Mais Dieu est Dieu. Sa bissexualité est éternellement féconde. Il a l'espace, lit immense, où se possédant lui-même, il engendre, conçoit et enfante les mondes.

L'être humain s'unisexualisant redeviendrait le mollusque. Or si la nature ne fait pas de saut, elle ne recule pas non plus. Elle marche en avant, toujours, toujours, toujours !

Fabre des Essarts.

Certains de mes collaborateurs et moi ne sommes pas complètement de l'avis de M. Fabre des Essarts. Fidèles à la doctrine de *Sohar*, nous croyons, avec l'auteur, que l'homme fut créé androgyne, comme Dieu lui-même, et, partant, contenant parties égales de fluide masculin et de fluide féminin. Mais la chute, dont parlent et qu'admettent par conséquent toutes les théogonies, est justement la séparation de ces deux parties conservant toujours leur intégralité, et destinées à se retrouver un jour et se réunir dans leur *Unité primordiale*. C'est là la réhabilitation, et ce qui faisait dire à Lamartine : « Toute âme est sœur d'une âme. »

R. C.

LA VIE

Magnétisme. — Vie humaine. — Le Feu. — Vie astrale. — Spiritisme

(*Suite*).

CHAPITRE III

Unité simple de vie

La nature suffit à tout
L'homme peut tout.

Ce qui précède rend déjà évidentes ces vérités que nous avons exposées, à savoir:

Que ce qu'on appelle la mort n'est en réalité que des degrés divers et jusqu'à l'infini de passivité, que la vie n'est que des degrés divers et jusqu'à l'infini d'activité ; que ce qu'on appelle le mouvement n'est que la combinaison du principe matériel avec la plus haute expression de la puissance de la matière et successivement avec les puissances matérielles inférieures.

Plus tard, lorsque le feu nous aura expliqué la loi fondamentale de la nature ignorée jusqu'à ce jour, et que Newton a vaguement pressentie, lorsqu'il a découvert la loi d'attraction ;

Lorsque nous saurons à n'en plus douter que cette loi d'attraction qui attire tous les corps au centre de la terre n'est que la loi passive qui régit la matière c'est-à-dire la passi-

vité, c'est-à-dire encore la mort, et qu'il faut de toute nécessité qu'il existe une autre loi d'attraction active régissant la vie c'est-à-dire l'activité;

Lorsque nous aurons expliqué, démontré l'existence de cette loi d'attraction active avec des preuves aussi positives et plus concluantes encore que celles de Newton ;

Lorsque nous verrons fonctionner ces deux lois et que nous reconnaîtrons que la loi d'attraction passive de Newton n'est que le moyen la loi d'attraction active étant le but;

Alors nous saurons ce que c'est que le mouvement, nous en connaîtrons et le principe et le fonctionnement ; nous saurons ce que c'est que la lumière, que la vie; nous aurons acquis la puissance procréatrice. L'humanité aura atteint l'âge pubère et par le magnétisme, désormais expliqué, désormais compris et intelligemment pratiqué, elle s'acheminera calme et désormais certaine de son avenir vers sa splendide destinée.

* * *

Si on veut se donner la peine de réfléchir un instant et de comparer les étapes parcourues jusqu'à ce jour par l'humanité, avec les diverses puissances de la matière, on verra que chacune de ces puissances représente chacune de ces étapes et on verra aussi se confirmer cette vérité que l'humanité terrestre touche à son âge ou époque pubère.

Aussi loin que nous permet de remonter la science anthropologique, nous trouvons que l'homme, — ou plutôt que l'humanité —, dans les siècles les plus reculés de son existence sur notre globe, a commencé par vivre de la vie matérielle, correspondant à la puissance la plus rudimentaire de la matière.

Elle ne se servait pour pourvoir à son existence, pour préparer son développement organique intellectuel et moral que de la matière brute, que de sa force ou mouvement purement matériel.

Commençant plus tard à exercer son empire sur le règne animal, l'homme a utilisé à son profit la force ou la vie matérielle animale. Plus tard encore il a utilisé la seconde puissance de la matière, la puissance liquide ; les cours d'eau ont servi à ses communications, à son agriculture, à ses besoins de locomotion et sa puissance organique intellectuelle et morale augmentait en raison directe de l'augmentation de ses moyens d'actions.

Après les âges ou les époques de la matière solide et liquide est venu l'âge de la matière gazeuse.

Cette troisième puissance mise au service de l'humanité a centuplé ses forces, a centuplé sa puissance.

Par la vapeur l'homme en multipliant sa force et ses moyens a élargi, dans d'immenses proportions, sa suprématie matérielle, morale et intellectuelle.

Et pourtant qu'est-ce que cette puissance relativement à sa puissance fluidique.

Quelle transformation l'humanité ne subira-t-elle pas, lorsqu'elle sera en pleine possession de cette quatrième et infinie puissance, lorsqu'elle aura atteint cette quatrième phase de son existence.

Déjà l'exemple de l'électricité, de la photographie et les découvertes toutes récentes des téléphones, phonographes, etc., nous donnent un faible aperçu de cette transformation et nous prouvent que nous touchons au règne ou à l'âge des fluides.

La connaissance et la pratique intelligente du magnétisme réaliseront d'une manière complète cette transformation qui sera l'âge pubère de l'humanité, puisque les divers degrés de puissance fluidique sont les auxiliaires directs de la vie dans ses divers degrés.

* * *

Reprenant notre étude de la volonté, nous constatons que si le principe immatériel, comme la vie qu'il dirige est partout, ce principe immatériel, ne pouvant pas avoir diverses natures, est subdivisé jusqu'à l'infini et ces subdivisions déterminent, par leurs plus ou moins grandes épurations et agrégations, les divers et infinis degrés de vie.

Or, puisque ces subdivisions ont pour but d'arriver jusqu'à l'homme, la vie de l'homme est l'unité simple de vie.

Toutes les autres vies inférieures dans leurs individualités, comme dans leurs collectivités ne sont que des subdivisions de cette unité simple et toutes les vies supérieures ne sont que des agrégations — plus ou moins fortes, plus ou moins puissantes, plus ou moins harmonieuses suivant les divers degrés de puissance de ces vies supérieures — de ces unités simples. Car — point essentiel à noter — s'il est bien vrai que le principe vital ou immatériel est évidemment toujours de même nature; il est parfaitement vrai aussi que les diverses subdivisions de ce principe ne peuvent jamais se confondre avec la subdivision d'ordre supérieur; ils ne font que s'épurer, se grouper, se réunir en masse afin d'acquérir une puissance capable de servir d'auxiliaires à la subdivision qui lui est supérieure. C'est exactement, identiquement la loi, le principe de la science des nombres, base de toutes les sciences matérielles dites exactes et positives.

* * *

La vie de l'homme est donc l'unité simple de vie, comme le chiffre un est l'unité simple de la matière.

Voilà cette grande vérité découverte, nos explications subséquentes viendront la confirmer.

La vie de l'homme est l'unité simple qui servira à l'édification positive de vie; exactement comme le chiffre *un* a servi à l'édification de la science des nombres.

Nous ferons ressortir dans notre deuxième volume relatif au feu et aux vies astrales — ou unités composées — toutes les conséquences de cette vérité.

Le principe immatériel qui anime et la volonté qui dirige l'homme, étant servis par toutes les subdivisions immatérielles, est donc le dernier mot de la puissance de la nature.

Toutes les vies, toutes les puissances supérieures, — jusques et exclusivement à la puissance immatérielle et absolue de Dieu, — ne peuvent être que des agrégations de ces unités simples, c'est-à-dire comme dans la science des nombres, que des unités composées.

Rien n'est supérieur à l'homme si ce n'est, en apparence, l'homme lui-même et en réalité les collectivités humaines.

Tous les hommes sont égaux ; les inégalités ne sont qu'apparentes et passagères.

Tout homme possède en lui l'unité simple de vie et cette unité ne peut pas être subdivisée, elle ne peut que s'épurer ou mieux *s'éclairer* et se souder par la fraternité avec les unités simples de son espèce pour former des unités composées et acquérir ainsi la multiplication infinie de sa puissance.

Le principe immatériel de l'homme et la volonté son auxiliaire direct étant, comme toutes choses, soumis à cette loi immuable de la nature d'activité et de passivité, il en résulte que les inégalités humaines ne sont que des divers degrés d'activité ou de passivité de leur principe immateriel et de leur volonté.

En deux mots voici la mission de l'homme : *Apprendre à vouloir.*

Il n'y a pas de hasard, il n'y a pas de fatalité.

L'homme peut ce qu'il veut et son principe immatériel et sa volonté étant les plus hautes expressions de la nature ; l'homme peut tout.

L'homme est malheureux parce que ne connaissant pas sa puissance il ne sait pas s'en servir et il le sera tant qu'il n'aura pas appris à se connaître, tant qu'il n'aura pas appris à se servir de sa volonté. *Tant qu'il ne saura pas vouloir.*

L'ignorance de l'homme renverse, en ce qui le concerne, l'ordre de la nature.

Les subdivisions du principe immatériel, c'est-à-dire les vies inférieures à la sienne sont, de part la loi de nature, les humbles servantes, les esclaves de l'homme.

Son ignorance intervertit les rôles et le géant devient l'esclave des nains.

L'homme est libre donc il est omnipotent.

Que deviendraient ses attributs, son libre-arbitre, la responsabilité de ses actes, sa raison, son intelligence, sa liberté, s'il n'avait pas là toute-puissance de les exercer !

Et du reste cette toute-puissance, cette omnipotence de l'homme que la logique, que la raison proclament est confirmée et prouvée en quelque sorte matériellement parce que nous avons déjà dit, par les manifestations de la nature et aussi par les déductions et les faits scientifiques !

En effet :

Nous avons dit que la volonté était la plus haute expression de la quatrième puissance de la matière, successivement élevée à ce degré infini de puissance par les digestions successives des règnes inférieurs, et aussi par les digestions successives du corps fluidique de l'homme.

La volonté est donc le plus haut degré de la puissance matérielle puisque elle confine à l'immatériel, à l'âme, au principe vital et c'est par elle que l'âme, que le principe vital se communique, agit, dirige successivement, hiérarchiquement, les puissances inférieures.

Dès lors n'est-il pas évident, n'est-il pas matériellement démontré que cette plus haute expression de la puissance de la matière a tout pouvoir sur les puissances inférieures, et si on veut matériellement se faire une idée de ce que peut la volonté, qu'on réfléchisse à ce que peuvent faire des puissances qui lui sont infiniment inférieures.

La chimie, par la l'épuration et la décomposition, extrait de la matière brute minérale et végétale des principes au moyen desquels, par la condensation des fluides les plus matériels et par conséquent les plus rudimentaires, elle pulvérise les corps les plus denses, les plus opaques, au moyen desquels elle brise les rocs, elle renverse des montagnes.

Si donc les fluides les plus matériels, les plus rudimentaires, condensés par les moyens grossiers, matériels et ridicules à côté des moyens vitaux, peuvent déjà faire de pareils prodiges, que peuvent faire — nous le demandons — les fluides épurés, condensés par les moyens sublimes qu'offrent à nos yeux les règnes de la nature et surtout par ce moyen sublime que nous avons exposé en parlant des corps fluides !

Que peuvent faire — nous le demandons — ou plutôt que ne peuvent-ils pas faire ces fluides élevés jusqu'à ce degré de puissance qu'on appelle la volonté et dirigé par le principe immatériel, par l'âme, c'est-à-dire par l'émanation directe de Dieu, comme la volonté est l'émanation directe de l'âme !

Oui la volonté peut tout.

La volonté n'a qu'a dire : je veux, pour que toutes les forces de la nature, représentées par les vies matérielles dont elle est la plus haute expression, se mettent en mouvement pour exécuter immédiatement ses ordres.

Encore une fois, il ne s'agit que de savoir vouloir, et c'est ce que nous apprendra la science de vie que nous avons mission de révéler.

La volonté peut nourrir le corps.

Mais que fait donc le végétal pour produire le fruit qui nourrit ce corps ?

Il fait ce que nous avons dit : par des digestions successives que nous expliquerons bientôt, il épure les fluides les plus grossiers et après trois mois d'opération il produit le fruit alimentateur.

Mais la volonté, fluide mille fois plus puissant que ceux qui produisent le fruit, ne peut-elle pas faire à l'instant ce que le végétal fait dans trois mois ; ne peut-elle pas immédiatement par un seul de ses actes réunir les principes, les subtances que le végétal ne peut réunir que dans trois mois ?...

(*A suivre.*) L. PLATON.

ÉTUDES HISTORIQUES

Les derniers Pharaons

Nous avons donné à nos lecteurs une idée de la haute civilisation établie par Ram, il y a dix mille cinq cents ans, sous le nom de LOI DU BÉLIER, civilisation superbe qui gouverna le Monde pendant longtemps dans une paix profonde. D'abord la Royauté, qui était sélective, devint héréditaire, ce qui fut un premier germe de maladie; enfin, un roi ambitieux du nom d'Irshou renversa définitivement ce bel édifice de paix et de bonheur et transforma l'Etat Social de telle sorte qu'on vit bientôt l'arbitraire remplacer partout l'Arbitrage et son sceptre de Justice et d'Autorité [1]. La Science et la Religion méprisées se réfugièrent dans les temples où furent obligés de se cacher aussi les Initiés. L'Inde et l'Egypte devinrent leurs derniers sanctuaires.

Ce fut sous Ninus et Sémiramis, dans l'Assyrie, sur les rives de l'Euphrate, que l'Anarchie commença surtout à promener le fer, le feu et les plus affreux ravages. Les Initiés des temples essayèrent d'enrayer ce mouvement des puissances infernales, et c'est alors que, n'y pouvant réussir en Chaldée, ils vinrent se réfugier, Abraham à leur tête (en prenant alors dans l'Histoire le nom d'Abramides), en Judée où résidait Melchisédech, le dernier Grand Pontife du gouvernement théocratique de Ram. Après avoir été bénis par lui et reçu la communion symbolique sous les espèces du pain et du vin, ils allèrent s'établir en Egypte où ils trouvèrent encore vivants les restes du Gouvernement synarchique de Ram. Ils s'unirent aux Initiés des temples de Thèbes et de Memphis qui mettaient alors tous leurs soins à se défendre contre l'invasion des peuples schismatiques dont l'Egypte était entourée et dont les rois voulaient étouffer les derniers restes du gouvernement trinitaire de Dieu.

[1] On pourra lire ce Schisme d'Irshou à la page 224, du n° 32 de l'*Anti-Matérialiste*.

C'est à cette époque, Rhamsès II étant Pharaon, que nous amenons nos lecteurs. Nous allons essayer de leur donner une idée de ce qu'était alors cette civilisation, si grande encore, bien que décrépite. Nous allons voir ce qu'étaient encore ces Pharaons d'Egypte si vantés et pourtant si peu connus avant l'œuvre savante de M. de Saint-Yves.

Ce n'était plus alors le beau gouvernement synarchique d'autrefois, ce n'en était plus que l'ombre ; cependant ce Pharaon était encore un Initié élevé et sortait par sélection des sanctuaires de la Science intégrale. Magistrat suprême, chef du *Conseil des Dieux*, chef de l'Armée, chef des Corps savants, toujours fidèle à l'antique Tradition, grande encore pour son temps, immense pour le nôtre, il était obligé de porter sur ses épaules un poids effrayant et rien d'étonnant que, n'ayant plus pour le contrôler le grand CONSEIL DE DIEU d'autrefois, il ne penchât à se laisser tomber dans le pouvoir arbitraire et personnel. Cependant l'AUTORITÉ était encore assez puissante pour l'arrêter sur cette pente dangereuse, et, dans les temples, où le Sacerdoce était chez lui, où le Conseil de Dieu trônait enveloppé de toutes les lumières de la Sagesse et de la Science, le roi n'était plus que le Premier des membres du Conseil des Dieux, et reprenait son vrai rang dans la véritable hiérarchie.

« Les deux genoux en terre, dit M. de Saint-Yves, la tête nue, dépouillé de toute arme, il

prenait pieusement le calice et le pain sacré que lui offrait le Grand Prêtre. Aucun insigne de commandement ne se voyait sur sa personne. Alors il entendait d'autres leçons que le chatouillement des flatteries de Bossuet : *Dieu seul est grand, mes frères!*

« A son rang, dans sa stalle, il écoutait la voix des Prophètes accomplissant les rites sacrés, évoquant l'Ame vivante des Ancêtres, dictant leurs enseignements à leur royal auditeur, le reprenant du passé ou du présent, s'il y avait lieu, et lui traçant l'avenir si sa réponse à leurs interrogations était insuffisante.

« Dans les degrés inférieurs du Sacerdoce, vêtu de lin blanc, portant l'éphod, un jeune prêtre d'Osiris, petit, l'air profondément doux, le front proéminent comme celui d'un bélier, assistait attentif, parmi les sacerdotes attachés à la Maison royale.

« C'était Moïse, fils de la première princesse du sang.

« Parmi les chœurs des Initiés accourus de tous les pays pour s'instruire et prendre rang dans le Conseil des Dieux, on eût pu remarquer un autre homme également jeune, portant longs ses blonds cheveux, qui contrastaient avec la chevelure noire de Moïse.

« Ce Nazaréen de race royale venait de Thrace: c'était Orphée, fils d'une prêtresse d'Apollon.

« La cérémonie s'achevait par l'offrande royale faite selon les rites. Ceignant l'uréus et la mitre aux cornes de bélier, comme premier Magistrat du Conseil des Dieux, le Pharaon coupait avec une faucille d'or une gerbe de froment qu'il offrait par les mains du Pontife en holocauste, à Isis.

« Alors, une fois la bénédiction prononcée, le roi se relevait, et ses écuyers lui remettaient ses insignes et son casque militaire. A la porte du temple, il remontait sur son pavois celtique, porté par douze erpads, généraux de son etat-major. Devant lui, douze jeunes lévites, sur des coussins brodés d'or, tenaient les insignes royaux: le sceptre des arbitres à tête de bélier, l'épée, l'arc, la masse d'armes, etc.

« Parmi ces lévites se trouva longtemps Moïse, que nous reverrons dans les processions sacrées, portant soit l'arche d'or, soit les tables ou les pains de proposition, les calices ou l'encensoir.

« En avant marchaient les orchestres royaux, puis les chœurs innombrables avec leurs chefs d'attaque agitant leurs bâtons et marquant la mesure. Puis venait la Maison du Roi et les Collèges sacerdotaux, suivis des Initiés aux grands et aux petits Mystères.

« La magnificence des vêtements égalait celle des cérémonies, depuis les Pontifes avec leur tiare blanche, leur pectoral et leur théologal resplendissant du feu des pierres symboliques, jusqu'aux dignitaires avec les décorations de l'Agneau, du Bélier, du Lion, du Lis, de l'Abeille, suspendues comme la Toison d'Or à des chaînes massives admirablement travaillées.

« Enfin, les corporations fermaient la marche, avec leurs emblèmes, bannières déployées. »

C'était là une grande fête, mais il y en avait de plus grandes encore : c'étaient celles purement sacerdotales. M. de Saint-Yves va nous montrer le Dieu Social porté solennellement dans les livres de l'enseignement sacré :

« En tête marche le Recteur des Mathématiciens. Devant lui sont portés les attributs de la Musique et les livres d'Hermès traitant de l'Arithmologie et de la Morphologie quantitatives et qualitatives, des hymnes des Dieux suivant des modes arithmétiquement et géométriquement appropriés à leur sphère de Vie Cosmogonique, et enfin des règles de la vie royale. Toute cette partie de la Science est esotériquement expliquée dans un des livres de Fo-Hi, l'Initié régénérateur de la Loi Synarchique en Chine.

« Ensuite vient l'Horoscope, grand maître des Sciences généthliaques. L'horloge et la palme le précèdent, ainsi que les livres renfermant la Cosmogonie biologique, la physiologie de notre système solaire, au double point de vue hyperphysique et physique.

« Après, vient le Scribe sacré, grand Maître de la Science et de l'Art hiérogrammatiques, de la Symbolique sous toutes ses formes. La plume, l'encrier, la règle sont ses emblêmes. Ses livres roulent sur les clefs des hiéroglyphes, sur la Cosmographie, la Géographie, les Cycles solaires, lunaires et planétaires, sur la Chorographie, l'Hydrographie, les instruments de physique et de chimie, les règles positives des rites sacrés, des lieux appropriés, des Nombres, Poids et Mesures, enfin l'Esthétique du cérémonial dans tous les genres.

« Puis, marche le grand Maître de Justice avec ses symboles : la coudée figurant l'égalité devant la Loi, l'équité de la Loi elle-même ; le calice ou la coupe, figurant la participation du Conseil des Dieux à la grande Communion sacerdotale avec la Vie spirituelle de l'Univers, par l'Initiation à la Sagesse et à la Science intégrales.

« Enfin le Prophète clôt la marche. Les lévites portent ses emblêmes : l'aiguière d'or, les pains de communion. Comme Pontife, il a la garde des dix livres sacerdotaux réservés à l'Initiation suprême et portés dans l'Arche sainte. Je ne citerai que quatre de ces sciences : la Théurgie, la Magie, la Thérapeutique sacrée, l'Alchimie !

« Paris possède la statue d'un grand prêtre de Memphis, Phtah-Mer, qu'on peut voir au Louvre. Sur cette statue sont écrits ces mots

significatifs : « Il n'était rien qui fut voilé pour lui ; et il couvrait d'un voile l'essence de tout ce qu'il avait vu. » Ainsi fera Moïse une fois prêtre d'Osiris. Ainsi fit Abraham en présentant la Loi nouvelle représentée dans la Bible par l'hiérogramme de Saraï : « Vous aurez toujours un voile devant ceux avec qui vous serez[1]. »

La Science avait été poussée très loin à cette époque de l'antiquité. Voici un passage d'Olympiodore, extrêmement significatif, au sujet des sciences et des arts réservés au sacerdoce, et particulièrement en ce qui regarde l'Argyropée et la Chrysopée, c'est-à-dire l'art de transmuter les métaux en argent et en or :

« Tout le royaume d'Egypte était sustenté par ces Arts. Il n'était permis qu'au plus haut Sacerdoce de s'y livrer. Tout prêtre qui aurait commenté les écrits hermétiques des Anciens eût été mis hors la Loi Il possédait la Science, mais ne la communiquait pas. C'était une loi chez les Egyptiens de ne rien divulguer sur ce sujet, excepté aux fils des Dieux et, le cas échéant, au prince héritier. »

Clément d'Alexandrie confirme ces informations :

« Les prêtres ne divulguaient leurs Mystères qu'aux Initiés dont la vertu et la sagesse exceptionnelles se révélaient par l'examen et par l'épreuve[2]. »

Telles étaient les splendides fêtes de l'Antiquité, fêtes éminemment religieuses où les rois étaient constamment rappelés au sentiment des devoirs imposés par le gouvernement synarchique de Dieu, et où les peuples étaient entretenus dans le respect de l'Autorité et la Vénération du Dieu vivant de l'Univers. Sous cette pompe, la Divinité de l'Etat Social, c'est-à-dire la Sagesse et la Science, était rendue sainte et vénérable, et le Sacerdoce et la Royauté étaient alors la plus haute expression du mérite, du courage et de la vertu.

Ces hautes sphères de l'Intellectualité, d'où dépendait l'organisation saine et parfaite de la Vie sociale, étaient naturellement défendues contre l'envahissement de la médiocrité, contre la politique qui met la guerre et l'anarchie partout, contre le despotisme d'en haut et d'en bas, contre le déchaînement des passions et des instincts, et cela, par les Lois, lois entièrement basées sur les Principes.

Tout cet ensemble de Principes s'appelait La Loi, et tout le monde la respectait comme étant la représentation de Dieu lui-même, de Dieu Esprit pur, incarné dans l'Humanité.

Le peuple alors jouissait de la plus grande liberté qui fût possible. Il croyait ce qu'il voulait, et certainement il n'avait pas de la Divinité cette haute et sublime conception qu'on professait dans les temples, mais, bien que rien ne lui fût imposé hors le premier degré d'instruction professionnelle, hors la morale primaire et la psychurgie du Culte des Ancêtres, il était religieux. D'ailleurs tout lui était accessible suivant sa volonté puisque toutes les portes étaient ouvertes à l'instruction, au mérite et au travail.

Mais, sortis que nous sommes, pour un grand nombre de nous[1] des plus bas degrés de la Vie et de l'animalité, nous n'arrivons pas tous en même temps au même échelon de l'intelligence, de la sagesse et du savoir, aussi, toujours la même dans tous les temps, la multitude prenait souvent les signes pour les choses signifiées, les Symboles pour les Causes, les hiéroglyphes pour les Puissances cosmiques qu'ils représentaient, les princes pour les Principes, les prêtres et le culte lui-même pour la Religion et la Vérité.

Mais, jusque chez les plus déshérités, l'enseignement moral et psychurgique était excellent bien que les symboles n'en fussent pas compris. Tout le monde avait sur la Vie visible et invisible des notions précises, quoique primaires. Un rouleau sacré, contenant une magnifique profession de foi, était pieusement gardé par le *baptisé* et l'*eucharisté* jusqu'à la mort, et l'accompagnait encore jusqu'à la Vie d'outre-tombe, laquelle était admirablement connue, bien plus que ne la connaissent les Spirites de nos jours (qui commencent à peine à retrouver les lois qui régissent les relations réelles, et bien connues de toute l'Antiquité, entre les vivants et les morts), et était révérée et *secondée* par les vivants laissés derrière.

Que tous ces Enseignements de l'Histoire servent donc enfin à nous rendre évidente cette vérité :

Que nous sommes des civilisations déchues, des peuples dégénérés et atrophiés par l'arbitraire des gouvernements despotiques, et par l'Anarchie qui découle inévitablement de la Politique.

Et puisque voilà les Sciences qui maintenant tiennent le haut du pavé, mettons donc tous nos soins à les organiser dans une vaste Synthèse religieuse qui ramène au milieu de nos malheurs et de nos dissensions internationales le *Dieu social* de nos pères, sous l'étendard de Sagesse et de Paix d'un nouveau Gouvernement Synarchique.

René Caillié.

[1] Genève, ch. xx, v. 16.
[2] La *Mission des Juifs* par M. de Saint-Yves.

[1] D'après la *Sohar*, il y a dans notre Humanité terrienne ceux qui proviennent de l'animalité, et ceux qui, ayant mérité une punition comme anges révoltés, sont enchaînés dans des prisons de chair.

VOIX D'OUTRE-TOMBE

Manifestations occultes instructives.

Mondes intermédiaires ou transitoires.

Les mondes intermédiaires sont des manifestations de la justice de Dieu. Lorsqu'ils tiennent aux mondes charnels supérieurs ils offrent des substitutions variées dans les décors de la nature externe, laquelle s'illumine du prisme éternel de la lumière solaire.

Dans les espaces compris entre la Terre et ses mondes intermédiaires s'agitent des *Esprits errants*[1].

Les Esprits errants sont toujours des esprits nouveaux, abrutis de nature, prévaricateurs par ignorance, criminels sans discernement.

L'époque de la réincarnation des Esprits errants dépend des alliances qu'ils ont formées et de l'apaisement, de l'émulation qui doivent résulter pour eux de ces alliances, soit par une prolongation d'erracité, soit au contraire par un effet précipité de la renaissance charnelle.

La Terre transporte, dans ses mondes intermédiaires, des Esprits nouveaux classés déjà par leur intelligence et façonnés aux tribulations de la vie charnelle mais incapables de lutter contre les instincts de l'animalité ; des Esprits légers, non encore accessibles à l'idée moralisatrice et religieuse; des esprits dégradés par le vice, familiers avec toutes les hypocrisies ; des Esprits enfin chargés du fardeau douloureux de l'émancipation générale.

Les rapports des Esprits de la Terre avec les Esprits errants sont faciles[1]. Les manifestations des Esprits errants témoignent le plus souvent de l'ostentation, de la vanité, de l'ignorance. Parfois cependant, elles s'éclairent du sentiment de l'âme et de la franchise de l'esprit.

Les mondes charnels défectueux sont séparés de leurs mondes intermédiaires, justement par la défectuosité évidente et la faiblesse des principes constituants qui les associent à des demeures transitoires dont la sombre nature physique s'harmonise avec la nature morale des hôtes qu'elles retiennent.

. . . .

La science humaine définit la matière un composé de molécules, et elle ajoute que ces molécules se dissolvant dans l'immense nécropole y facilitent l'émanation des principes reconstituants des corps.

Ainsi s'explique le règne de la force dans la matière, l'éternité de cette matière. Ainsi s'érige le plus honteux dévergondage de l'esprit humain.

Pour rétorquer d'aussi déplorables errements, pour défendre notre cause terre à terre, c'est-à-dire sans déployer le prestige de notre élévation spirituelle, il ne faut qu'un peu de bon sens et beaucoup de patience.

Avec le bon sens nous disons à l'homme :

« Tu vis, donc tu possèdes la sensation. Cette sensation est en dehors des fonctions cérébrales puisque l'absence d'idées ou la profusion d'dées ne saurait la modifier.

« Tu raisonnes; donc tu as les facultés de la mémoire, de la recherche, de la délibération. Ces facultés sont en dehors des sensibilités organiques puisque tu peux raisonner alors que la maladie prive tes membres de leur liberté, tes yeux du rayon conducteur, tes désirs des moyens de t'exprimer et de te satisfaire. »

Avec de la patience nous développerons nos preuves de plus en plus.

L'âme est un fluide qui s'épand sur la nature entière et se condense dans la personnalité.

L'âme, qu'elle soit prise comme lumineuse essence du mouvement général, ou comme particules désagrégées de l'intelligence personnelle, s'exprime dans la matière par l'animation et la sensation.

Les souffrances de l'âme viennent de la sensation. Elles produisent à la longue ou instantanément : mélancolie, tristesse, désespoir, crainte, frayeur, pitié, colère. Elles s'effacent ou s'affaiblissent par l'éloignement des objet, ou des événements qui les ont suscitées.

L'âme se sent frappée douloureusement quand le corps se refuse à l'animation.

L'âme dilate les organes matériels, mais dès que le travail ruineux s'opère, elle se réfugie partout où règne un peu de salubrité; et l'organe, non encore atteint par la maladie, reçoit une impulsion plus forte que celle qu'il recevait dans l'état normal de l'économie.

L'âme devient machinale et fiévreuse avec le corps.

Elle l'assiste péniblement dans sa décadence; elle l'étreint convulsivement dans le dernier combat; elle l'abandonne lentement, elle dépose sur le masque de pierre une empreinte de solennelle majesté... puis, elle s'affaisse dans l'oubli de soi... puis, elle revient à la lumière, à la sensation, à la vie, dans une

[1] Beaucoup d'Esprits demeurent peu de temps dans l'espace

Partout, les Esprits, en s'élevant moralement et intellectuellement peuvent changer de résidence.

Dans toutes les communications sur ce sujet sont relatés des faits de ce genre.

enveloppe qui lui rappelle l'enveloppe qu'elle a quittée...

L'esprit est un point grandissant et absorbant. Il grandit aux dépens de la matière qu'il doit vaincre et détruire. Il absorbe les propriétés de l'âme pour les limiter, les diriger les rendre profitables.

L'esprit a en germes toutes les passions, toutes les facultés, toutes les grandeurs, toutes les lumières.

Il est formé pour atteindre toutes les sciences, toutes les vertus.

L'esprit analyse, discute, rapproche, détermine. Il déduit les possibilités et les conséquences naturelles de toutes choses en basant ses observations et ses démonstrations sur les aptitudes de son jugement plus ou moins développé.

Le mot Esprit devient le nominatif de l'être complet parce qu'il établit la personnalité et qu'il désigne le développement indéfini dans l'immortalité.

Les souffrances de l'esprit tiennent aux passions de l'esprit; et rien ne limite les souffrances parce que rien ne limite les passions.

Les passions de l'esprit ont pour origine les passions du corps. Elles demeurent sous l'empire des besoins bruts tant que la liberté n'est pas entravée par la raison. Elles caractérisent ensuite les époques, les transformations d'état et les dilatations intellectuelles.

Les passions du corps sont de grossières voluptés. Les passions de l'esprit déforment les sens de l'âme et tuent le corps.

Les passions du corps désignent l'animal Les passions de l'esprit changent les licences bestiales en lubricités dissolvantes. Et les souffrances qui en résultent pour ces trois termes de la nature humaine : corps, âme, esprit, sont à la fois hideuses, fatidiques, déshonorantes.

Les dilatations de l'esprit humain, en dehors de l'état normal de la nature humaine, sont de puissantes révélations détournées, trop souvent, d'une voie utile et morale. Ces dilatations ne sortent point du cadre de nos données précédentes sur la dépendance des Esprits et l'Alliance universelle. Quant aux rêveries produites par la débilité du système nerveux et aux agitations de l'esprit résultant des émotions de l'âme ou des excès du corps, ce sont là des faiblesses inhérentes à la matérialisation, lesquelles agissent pernicieusement sur l'état mental par la fréquence de leurs retours.

Le cerveau, point de centralisation des affinités de l'âme, des apports de l'esprit et des manifestations corporelles, est à la fois réflecteur parce qu'il reproduit les sensations, dépositaire et dispensateur parce qu'il reçoit l'idée et la transmet aux agents matériels dont les forces motrices lui sont soumises en tant qu'elles expriment l'idée.

Le cerveau, faisant partie de l'organisme corporel, s'use par l'exercice, se déprime par la maladie, devient incapable pour un moment, longtemps, toujours, par des accidents successifs.

Quand le cerveau est usé, malade, paralysé, l'esprit perd ses droits sur la matière ; et cette matière n'obéira désormais qu'à son instinct animal, et à l'impressionnabilité de l'âme. De fugitives images glisseront encore devant le miroir délabré, puis tout sera fini, et l'esprit attendra l'âme pour former avec elle une personnalité spirituelle plus ou moins dégagée des attractions humaines.

L'esprit n'est jamais malade, jamais ramolli, jamais forcé, jamais idiot à l'état spirituel. Ses manifestations sans faiblesse comme sans intermittence déterminent le concours actif des volontés et la dilatation des sens extérieurs : la vue, l'ouïe, l'odorat ; partant, une liberté bien supérieure à celle des créatures charnelles.

Que les manifestations de l'esprit à l'esprit soient entravées par la paresse, le découragement, le remords : Ce sont-là de variées exceptions à une règle générale des mondes spirituels transitoires.

— De ces exceptions nous nous occuperons plus tard

La mort corporelle délivre l'esprit des humiliations de la matière, et sa personnalité dans le monde spirituel se traduit par une forme qui représente l'être charnel. Cette forme n'est pas deux fois la même, puisque les épreuves de l'être charnel se multiplient en changeant d'attributs et d'alliages dans les différentes demeures qui lui sont assignées.

L'esprit humain, à l'état spirituel, paraît couvert d'un vêtement. Ce vêtement apparent est une vapeur légère qui voile l'esprit et le transporte d'un lieu à un autre lieu suivant sa volonté.

La forme de l'esprit, à l'état spirituel, ne retrace aucune des difformités de la matière. Les traits du visage sont tellement spiritualisés qu'ils reflètent comme un miroir les impressions de l'âme et de la pensée.

Il n'y a point de dehors menteur, dans la vie spirituelle, et l'attraction qui s'y produit, de semblable à semblable et d'inférieur à supérieur, peut bien amener des regrets, mais jamais de reproches sur la franchise des précédents.

La fraternité des âmes et des esprits, telle qu'elle existe dans l'état parfait des âmes et des esprits, trouve de vagues ressemblances dans la spiritualité transitoire. Cette fraternité décroît sensiblement dans les mondes charnels inférieurs où toutes choses dépendent de l'im-

placable égoïsme des sociétés humaines. Mais elle n'y fonde pas moins l'irrésistible et subit entraînement des âmes et des esprits les uns vers les autres, dans un ordre d'idées semblables.

Les lois publiques s'améliorent par le développement progressif, et la déchéance d'un peuple annonce la déviation de ses facultés intellectuelles.

Le sens moral s'élève par l'explication des œuvres de la nature, et la raison, devenue l'interprète du sentiment, demeure la gardienne de l'honneur humain. C'est alors qu'un peuple marche librement dans la voie lumineuse du progrès.

Le sens moral se déprave par l'abus des contemplations de l'âme isolée des appréciations de l'intelligence. Et les peuples soumis aux rêveries de l'imagination tombent dans le marasme, aussi bien que les peuples épuisés par les luxures de la matière et l'athéisme de l'idée.

La Terre ne renferme point de peuples dont l'ensemble définisse le progrès continu. Mais, au travers de tous ces centres *dits civilisés*, la haute intelligence du Dispensateur éternel a posé des jalons et ensemencé des vertus. La Terre a des messies, des justes, des démonstrateurs, des apôtres, et, si elle ne montre que lentement les degrés de la science universelle, elle les montre néanmoins.

Les mondes intermédiaires de la Terre n'ont pas d'autre mission que d'aider au travail de la perfectibilité humaine. Et si l'orgueil y reste le support des fragilités de l'homme, la libre expansion des facultés désigne leurs séjours, des écoles supérieures pour tous ceux qui ont le sens droit et la vue perçante.

Là, les douces théories de l'âme sont encore le refuge des pauvres intelligences, et les piteux enseignements de fausses philosophies sont recueillis par d'extravagants disciples.

Là, nous retrouvons tous les caractères humains ; et les divisions, les ruptures, les rivalités nous rappellent les petites passions terrestes.

Mais nous assistons au déploiement des forces intelligentes comprimées naguère par la maladie, le dénuement, les préjugés sociaux et autres plaies de l'état corporel.

Mais Dieu, l'immortalité, la destinée des créatures constituent les bases de l'éloquence sérieuse; et les sciences, pratiquées ou ébauchées dans la vie humaine, déterminent de savantes conférences et d'intéressants débats.

Le détachement des ambitions mondaines, le mépris des vices charnels, la noble direction des sentiments humains devraient honorer tous les esprits à l'état spirituel. Hélas ! dans les mondes intermédiaires de la Terre, nous sommes souvent en face des vanités, des sensualités, des faiblesses, aux prises avec le découragement, et toutes les misères morales se débattent dans le vide des regrets et la chimère des espoirs...

Parce que l'âme et l'esprit demeurent dans Dieu, sa pensée s'élève alors vers les horizons de l'avenir, et l'âme trouve au sein des découvertes le sentiment d'adoration qui lui manquait.

Toutes les alliances d'esprits donnent lieu à la médiumnité inconsciente, et l'attraction forme des alliances d'esprits dans tous les mondes.

Les mondes intermédiaires, s'alimentant de natures imparfaites, étalent à nos regards les innombrables défectuosités des mondes charnels dont ils maintiennent ou modifient l'expression morale.

La liberté dont jouissent les esprits à l'état spirituel est due à la fluidité de la forme, à la facilité de l'émanation et aux dilatations extrêmes des organes sensitifs.

Lorsque l'état charnel détermine chez la créature humaine une surabondance d'idées mystiques et une déplorable pénurie des forces intellectuelles, l'âme conserve son exaltation dans l'état spirituel.

L'âme, maîtrisant l'intelligence, a fourni des cas de médiumnité inconsciente fort nombreux parmi les hommes. Et, si nous ne signalons pas les plus notoires, c'est que nous devons à notre caractère de ne point descendre dans des questions de personnalité. Mais nous définissons cette médiumnité un malheur pour les populations contemporaines dont elle entretient l'ignorance, et un danger pour les générations futures qui nomment *miracles* des faiblesses d'âme, ou qui joignent à la négation du *merveilleux*, la négation du principe divin.

L'imagination qui a dominé l'intelligence dans les mondes charnels, la domine encore dans les mondes intermédiaires et, de cette influence sur les intelligences faibles des mondes charnels, naît une médiumnité inconsciente à laquelle nous attribuons les plus honteuses divagations de l'esprit humain.

Nous concluons que la créature humaine très intelligente, quoique dévoyée sous le rapport moral, est infiniment plus rapprochée de la lumière dans la spiritualité transitoire, que la créature humaine prédisposée aux visions de l'idéal par la pauvreté des facultés intellectuelles.

De cette conclusion ressort l'exacte application des principes de la Justice divine, dans toutes les phases du développement humain.

A ses dilatations de mémoire, à ses attractions vers l'avenir, succède chez l'esprit humain le besoin de sauvegarder ses intérêts de fortune et ses intérêts de famille.

Les lois publiques expriment la portée de l'intelligence humaine et la conscience des

peuples s'établit sur les bases de l'organisation sociale.

Cet entraînement, prélude des plus nobles jouissances de l'amour fraternel, se nomme *sympathie*. Il n'est point favorisé par des réminiscences de mémoire puisque les formes humaines, mises en rapport dans le monde spirituel, n'ont plus raison d'être alors que les esprits se réincarnent dans un monde charnel.

L'existence personnelle se fond dans l'existence d'une génération, et tous les esprits disséminés dans le jour d'un siècle se rejoignent, se perdent et se rejoindront encore pour continuer des alliances interrompues, mais non brisées.

La fraternité universelle se fonde sur la réincarnation. Elle s'alimente des unions formées entre les créatures d'élite et les malheureux distancés. Et si, dans tous les mondes transitoires, se prépare la sympathie, dans tous les mondes charnels se fermentent des anomalies qui prennent leur raison d'être dans la sublime loi de l'émancipation générale par l'effet des contrastes et de la médiation.

Soyons forts et vaillants partout. Ne désertons pas le poste infime, et dans l'élévation, courbons-nous vers le malheur ! Méprisons les entraves, amassons des trésors de science dans l'obscure prison, et au jour de l'affranchissement, proclamons la vérité, délivrons les esclaves avec la parole de paix et d'amour ! Affermissons-nous dans la patience par le sentiment du devoir ! Rendons le bien pour le mal, et plaignons ceux qui nous font souffrir par des marques incessantes de domination et d'injustice ! Défendons notre foi, notre honneur, notre vie contre le despotisme et la barbarie, mais en nous conformant aux prescriptions de la loi morale!

Les esprits directement opposés à notre repos sont attachés à notre avenir : Ceci nous impose le dévouement. Les esprits les plus audacieusement pervers deviennent des instruments de la Providence dans les mondes charnels inférieurs. Ces esprits méritent la pitié des vrais appréciateurs de la science divine.

UN INITIATEUR — *Même Médium.*

JUSTICE ET RÉPARATION

ELLE. Je suis la tentation. Je suis l'Attraction, C'est ainsi que Dieu l'a voulu.

LUI. Tu es le démon. Horreur ! Eloigne-toi.

— Je suis la faiblesse. C'est ainsi que Dieu m'a créée.

Veux-tu donc m'abandonner à mes propres forces ? Ces bras, qui furent faits pour presser un enfant sur mon sein, veux-tu donc qu'ils aillent porter l'épée ou mettre la mèche au canon ? Je suis la faiblesse et tu me dois ta force et ton courage.

— Tu es le démon. C'est toi la cause de tous les maux qui rongent l'Humanité. Ah ! si l'esprit du mal ne t'avait pas créé, le bonheur et la paix, un printemps éternel, règneraient sur notre pauvre globe où l'on ne voit partout que Jalousie, Orgueil, Haine et Combats. Eloigne-toi !

— Je suis la faiblesse, et j'ai besoin de ton bras nerveux pour me défendre. L'enfant, qui n'a pas de pitié, souvent m'insulte dans la rue. L'adolescent encore imberbe, l'homme mûr qui n'a pas d'épouse et pas d'enfant et m'affronte à chaque instant de son regard impudique et sans honte, tout chacun qui ne connaît ni le respect ni le devoir, jettent la boue à ma joue sans défense. Et je n'ai pour égide qu'un bras privé de force et d'énergie.

C'est ainsi que Dieu m'a créée.

— Eloigne-toi ! Ta pensée corromprait mes derniers moments. Nul ne peut aller au royaume de Dieu qui n'a renoncé à ce monde, à Satan, à ses pompes et à ses œuvres. Au Saint-Père, au pape infaillible et trois fois saint; au prêtre vierge, temple toujours pur et toujours sacré où Dieu s'incarne et vient parler aux hommes; à leurs troupeaux naïfs, obéissants et pudiques ; à ceux-là seuls sont réservés ces biens, ces bonheurs ineffables de la Béatitude éternelle. Va ! Tu n'es qu'un serpent tentateur.

— Et pourtant, je fus ta Mère, qui te mis au monde au milieu de souffrances auxquelles tu n'as jamais pensé, qui formai ton jeune cœur aux beautés divines de la Création. Je fus ta Sœur qui veillai sur ton bien-être et tes plaisirs dans la jeunesse de tes premiers ans. Je fus ta Fiancée qui te donnai le courage et la volonté dans les labeurs de la vie et élevai ton âme aux pensers généreux. Je fus, au chevet de ton lit, l'Ange-Gardien qui pansa tes plaies ouvertes au milieu de la mêlée des combats et répandit dans ton âme le baume des consolations célestes.

Non, non ! Je veux fermer mon cœur à tes vaines paroles. Honte et malheur ! N'est-ce pas toi qui, portant à ta lèvre le fruit défendu, fit partager ta faute à celui que Dieu avait créé le maître de l'Univers ? S'il succombe et fait le mal, n'est-ce pas ta faute, et toujours ta faute ? C'est toi qui jettes le trouble dans mon

âme et l'entraînes loin des temples sereins de la Sagesse et de la Pensée. C'est toi qui tentas encore les anachorètes fuyant au milieu des déserts l'acier de ton regard, et le mensonge de tes paroles, et l'hypocrisie de ton cœur.

Loin de moi ta forme et ta pensée !

— Je suis l'Amour ! L'Amour c'est le consolateur que le Consolateur Universel a mis sur ton chemin pour essuyer ton front et relever ton courage ; l'Amour qui perce et aplanit les montagnes, qui change en joie les souffrances.

Quand un fardeau est trop lourd il devient insupportable. Regarde le voyageur qui parcourt péniblement son chemin, il est las, il succombe, il va tomber pour ne plus jamais se relever peut-être. Mais une Force protectrice est là, une Force pleine de douceur, une Force toute suave et toute puissante : l'Amour. Et cette Force arrivant, le voyageur accablé se relève, parce qu'une main amie s'est avancée. Elle est là, fidèle et dévouée, et la faiblesse devient Force, et la douleur supportée à deux est devenue Joie et Douceur. Alors un rayonnement de bonheur illumine deux âmes qui, isolément, souffraient.

Je suis l'Amour !

— Va ! tu n'es qu'un serpent caché sous des fleurs.

L'Esprit de Vérité. Homme ! Parce que ton muscle était le plus fort, tu fis de la femme ton esclave et ta chose. Tu lui refusas tout. Tu lui défendis de tremper sa lèvre à la coupe sacrée de l'Étude et de la Science et tu fermas devant elle les portes du Temple. Puis, juste ! conséquent avec toi-même ! noble et généreux ! du haut de ton piédestal tu considéras cet être faible, sans sagesse et sans raison.

Tu craignais qu'elle ne devint ton égale et tu réservas pour toi seul le droit à cette Divine Intelligence qui fait de notre âme la maîtresse de la création. Ah ! tu savais bien, comme tous ces hommes noirs qu'on voit partout, tu savais bien que rien n'est si facile que dominer des ignorants. Et tu la privas de sa liberté, car tu savais que la liberté est la richesse d'où sort tout bien : l'Intelligence et la Force.

Et tu te complus dans ton œuvre ! Et tu te complus dans son ignorance, afin de faire mieux de la compagne que Dieu t'avait donnée, ou ta victime, ou l'instrument de ton Orgueil et de tes Passions.

Oui, ta victime ! Pour un même travail tu ne lui donnes pas la rétribution gagnée, quand à toi, tu t'arroges le double. C'est Justice, n'est-ce pas ? C'est toi le plus faible !

Tu la séduis, tu l'abandonnes. La voilà prise aux accents de ta voix loyale ; la créatrice divine met un homme au monde, ainsi que pour toi-même l'a fait ta mère. Que de soins et d'attentions ! Que de sollicitudes tu vas avoir ! Que de sacrifices tu vas faire pour elle !

Mais non ! Tu la vilipendes, tu la montres au doigt, tu lui craches au visage !

Un jour même ! O jour trois fois néfaste pour ton honneur et pour ta gloire ! un jour, en grande pompe, tu décrétas qu'elle n'avait pas d'âme.

Ah ! tu ne savais pas combien c'est beau, ni combien c'est grand un cœur de femme ! Tu ne savais pas que la grandeur d'un pays dépend de la valeur de ses femmes et du respect et de la considération qu'on leur donne.

O homme, crois-moi ! Si forte et si grande que soit ton âme, il y a toujours une âme plus grande et plus forte que la tienne. C'est l'Amour, la Résignation, le Sacrifice et la Foi, qui font la supériorité des âmes.

Pauvre pygmée ! tu t'imagines donc pouvoir transgresser impunément les lois de Dieu, ses lois divines de Justice et d'Amour !

Homme ! tu te crois la justice ? Tu n'es que l'Intolérance et la Tyrannie.

Tu te crois la raison ? Tu n'es qu'Egoïsme ou Fanatisme.

Tu te crois la science ? Tu n'es que l'Orgueil.

Tu te crois la foi ! Tu n'es que le Doute ou la Superstition.

Tu te crois la force ? Tu n'es que la Faiblesse !

R. C.

ERRATUM

C'est par erreur que, dans le premier numéro de la *Revue des Hautes Etudes*, nous avons attribué à M. l'abbé Roca la poésie intitulée « *A la plus belle des filles d'Eve.* » On comprendra comment cette méprise a pu se produire quand on lira le livre intitulé « *L'abbé Gabriel et Henriette sa fiancée.* »

R. C.

AVIS IMPORTANT

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien nous adresser le montant de leur abonnement.

Tout changement d'adresse, toute demande de rectification d'erreur ou oubli dans l'envoi de la Revue doivent être notifiés à M. Georges CARRÉ, gérant de la Revue, boulevard Saint-Germain, 112, à Paris.

L'Editeur-Gérant : G. CARRÉ.

4247. — TOURS. IMP. ROUILLÉ-LADEVÈZE, RUE GAMBETTA, 6.